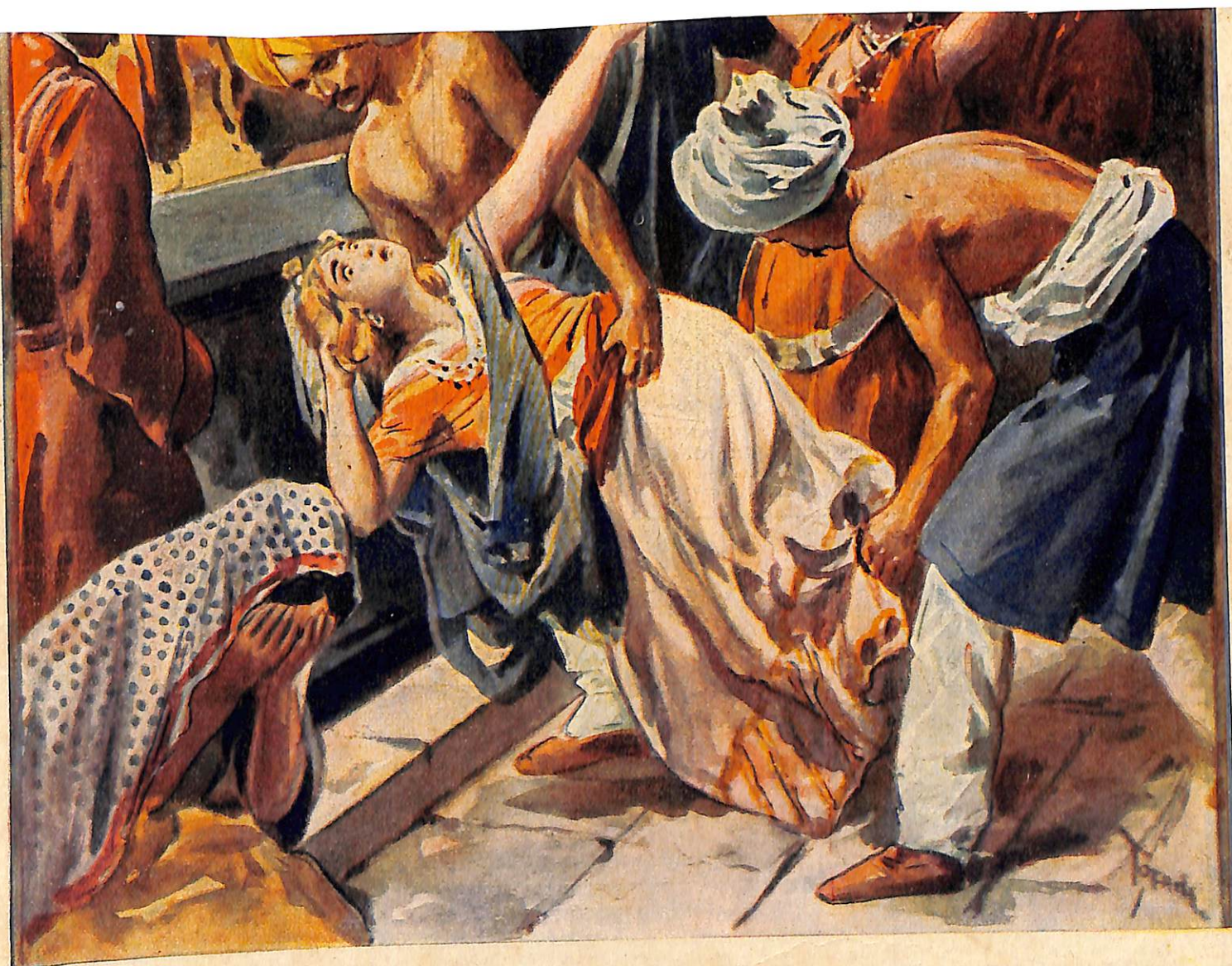




SPECTATEUR D'UN SACRIFICE HUMAIN, par ANDRÉ REUZE

Parmi les victimes, je venais de distinguer une femme blanche, aux cheveux dorés. Ainsi donc, une Anglaise, une femme de ma race, enlevée par des Thugs, allait être sacrifiée sous mes yeux à leurs dieux sanguinaires...

NOTRE ANNÉE RELIÉE

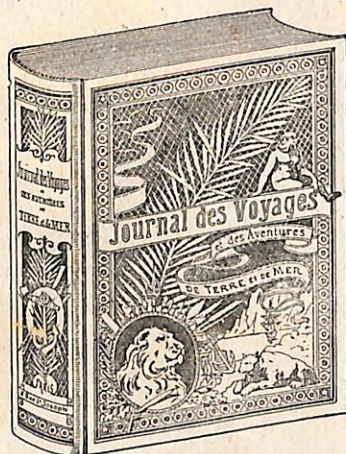
L'année reliée du *Journal des Voyages*, qui vient de paraître, forme un superbe et captivant volume d'étrénnes contenant plusieurs grands romans d'aventures, des récits d'explorations, de nombreux articles variés et abondamment illustrés.

Présentée sous une reliure de grand luxe, la collection des numéros de 1911 du *Journal des Voyages* offre la lecture la plus attrayante et la plus variée représentant la valeur de plusieurs volumes.

Ses nombreux dessins, ses superbes pages en couleurs en font le livre d'étrénnes le plus désirable et le plus séduisant.

Il se recommande au choix des parents comme offrant la lecture la plus saine, la plus instructive et en même temps la plus captivante.

On trouve l'année reliée 1911 en vente chez les libraires et dans les grands magasins. Nous enverrons franco ce magnifique volume d'étrénnes contre mandat de 11 francs adressé à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.



L'ANNÉE RELIÉE DU
JOURNAL DES VOYAGES 1911
SUPERBE VOLUME de plus de 1.000 pages, relié
rouge et or avec fers spéciaux et tranches dorées.

VOLUMES D'ÉTRÉNNES

L'Alerte par le Capitaine DANRIT, un vol. in-8°, relié
toile, tranches dorées, illustrations de DUTRIAC,
à la Librairie FLAMMARION, 26, rue Racine. Prix . 11 fr.

Les Voleurs de poudre par Paul d'Ivoi, un vol.
cartonné toile, tranches
dorées, nombreuses illustrations en noir et couleurs, à la
Librairie BOIVIN, 5, rue Palatine. Prix. 12 fr.

Ouvrages de LOUIS BOUSSENARD
En vente à la Librairie Illustrée, 75, rue Dareau
LES AVENTURIERS DE L'AIR
LE FILS DU GAMIN DE PARIS
LES AVENTURES DE ROULE-TO-BOSSE

Chaque volume, illustré de nombreuses gravures en noir et
de 4 planches hors texte en couleurs, relié fers spéciaux,
tranches dorées. Prix 10 fr.

COMMENT NOUS SOMMES DEVENUS PEAUX-ROUGES
par René TRÉVENIN. Un vol. in-8, illustré par R. DE LA
NÉZIÈRE, à la Librairie Illustrée, 75, rue Dareau.
Prix 10 fr.

Les Sondeurs d'Âmes par Maurice CHAMPAGNE,
un vol. relié, tranches dorées,
splendide couverture en couleurs, à la Librairie DELA-
GRAVE, 15, rue Soufflot. Prix. 5 fr.

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

LA VIE ACTIVE

par le colonel ROYET

UN RECUEIL UNIQUE
EN SON GENRE

VÉRITABLE VADE-MECUM
UTILE A TOUS

Entre tous, les abonnés du *Journal des Voyages* appartiennent à une élite éprise par tempérament et par goût des formes diverses de la *Vie active*. Il nous a paru qu'ils seraient heureux d'avoir entre les mains, non pas une prétentieuse panacée contre toutes les embûches de l'existence, mais une sorte de *Vade-Mecum*, clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

Aussi avons-nous établi, à leur intention, le captivant album *La Vie Active* que nous leur offrons en prime cette année. Le colonel ROYET, qui a bien voulu se charger de rédiger cet ouvrage, y a condensé tout un ensemble de connaissances et de conseils utiles, pratiques, honnêtes.

Cette prime n'intéresse pas seulement les hommes et les jeunes gens. En s'abonnant au *Journal des Voyages*, TOUTES LES FEMMES, TOUTES LES JEUNES FILLES liront *La Vie Active* avec un intérêt d'autant plus vif qu'elles trouveront à chaque chapitre des PARAGRAPHES SPÉCIALEMENT ÉCRITS POUR ELLES (hygiène sportive de la femme, costumes de sports, cuisine en plein vent, façon de se défendre, soins aux blessés, protection des femmes voyageant seules, etc., etc.) Par *La Vie Active*, toutes LES MÈRES sauront la direction utile et sage qu'il convient de donner aux exercices physiques et aux sports pratiqués par leurs enfants. Inspirée par les conditions de la vie actuelle, et aux sports pratiqués par leurs enfants, notre belle prime se base sur les sentiments les plus droits et les plus élevés, sur le bon sens, sur le cœur, sur le commun amour de la Patrie.

TOUS LES ARTIFICES
TOUTES LES ÉNERGIES
TOUTES LES INITIATIVES
TOUS LES SPORTS

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne.

Illustrations de HENRIQUEZ

A NOS LECTEURS

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois, partant du 1^{er} novembre ou 1^{er} décembre et souscrit par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs), adressé à M. le Directeur du « *Journal des Voyages* », 146, rue Montmartre, Paris, donnera aussi droit à cette prime gratuite. La recevront également tous ceux de nos abonnés actuels qui nous enverront avant fin décembre le montant de leur nouvel abonnement.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse. Pêche et canotage.
Incidents et accidents.
Petits maux, petits remèdes.
Pansement des blessures.
Sachons nous défendre.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc.

✧ AU PAYS DES THUGS ✧

Spectateur d'un Sacrifice humain

par ANDRÉ REUZE

« Voyager... dit avec lassitude lord Masbury, le plus désœuvré mais le plus aristocratique membre du « 1740 Club » en se renversant dans son fauteuil, non, mon cher, cela ne me dit plus rien. Les magazines ont trop popularisé, banalisé les dernières curiosités du globe avec leurs photographies. Allez, il fait meilleur vivre à Londres. C'est encore notre vieille Angleterre qui reste dans le vrai avec son culte des traditions. Pourquoi riez-vous, Burkins? »

Un imperceptible sourire amincissait en effet les lèvres de lord Burkins et il tirait, comme pour les allonger, ses favoris pâles, ce qui est chez lui l'indice d'une joie intérieure.

« Mon cher Masbury, dit-il, vous m'apparaissez toujours, avec vos paradoxes et votre froide ironie, comme un personnage de Dickens. Vous ne manquez jamais une occasion de dénigrer le chemin de fer, les paquebots et les agences de voyages. Sans eux pourtant, vous n'auriez vu ni le Japon, ni les « Victoria-Falls », ni les merveilles de l'Inde.

— Je ne vous répondrai rien à ceci, Burkins. J'ai déjà discuté sur le même sujet l'autre jour avec notre ami Archibald Lushington et rien ne m'horripilait plus que répéter les mêmes choses, mais je vous raconterai une anecdote véridique, une aventure personnelle... et vous conclurez. »

Le jeune lord se renversa davantage et parut grouper ses souvenirs dans le nuage diaphane qui montait de son havane odorant vers le plafond.

« L'année dernière, je suis allé aux Indes, vous le savez. Oh ! n'attendez pas de moi une opinion sur Haïderabad ou Golconde. Il y en a de toutes faites dans les guides. Vous trouverez ça partout. Après beaucoup de nuits passées dans des sleepings très confortables, en vérité, deux ou trois chasses au tigre préparées à l'avance et sans danger, etc., etc., je m'étais arrêté à Jeypore.

« Jeypore, mon cher, est une ville de féerie

et comme une admirable oasis en pleine Inde affamée. Sitôt qu'on a franchi les remparts, on entend monter de partout l'horrible chanson de la faim et ce qu'on voit, j'aime mieux ne pas vous le dire. Vous ne le trouverez pas dans les guides, mais j'aime mieux ne pas vous le dire tout de même, j'aurais honte d'avoir si bien diné ce soir.

« Pourtant, malgré la horde de squelettes vivants qui attend les voyageurs aux portes, c'est hors de la ville que j'aimais le mieux aller. Il y a aux environs de vieux temples, des mosquées, des amas de ruines splendides et farouches qu'on ne se lasse pas de visiter. Je m'y rendais tantôt avec des guides et des chevaux obligeamment

les temples, puis il se tut. Bientôt, je m'écartai de la route déserte et, apercevant le temple de Yama, j'attachai mon cheval pour commencer à pied la lente ascension des jardins, des escaliers des grandes cours abandonnées.

« Du haut des kiosques de pierre ajourée, des tribus de singes et des vautours hideux me regardaient passer. Toutes ces grandes murailles en équilibre, ces suites interminables de coupes me donnaient le vertige. Décidément, Burkins, ces gens-là construisaient avec une audace, une énormité... Quand j'y songe, mon château de Little-Sutton me semble une cabane tout juste bonne à loger des dindons.

« A des jardins d'arbres morts succédaient de longs et sombres couloirs dont l'écho décuplait le bruit de mes pas. Et, instinctivement, je me retournais, croyant entendre derrière moi claquer des pieds nus sur les dalles.

« Oh ! ce silence, Burkins, ce silence énorme et lourd... Plusieurs fois, je m'arrêtais. Oui, je l'avoue en toute sincérité, j'eus envie de revenir sur mes pas. Il y a comme un sacrilège, pour nous autres Occidentaux, à pénétrer dans ces sanctuaires. Mais je voulais monter jusqu'au haut du temple, sur ces grandes terrasses d'où l'on devait jouir d'une si belle vue.

« La montée était rude. Au tournant

d'un escalier extérieur donnant sur la plaine, je m'accoudai à la pierre pour souffler un peu. La campagne s'étendait immense sous le soleil torride, carbonisée, morte. Seuls, quelques corbeaux volaient lourdement en cercles concentriques dans ce paysage désolé, guettant sans doute les derniers spasmes d'un pauvre famélique pour se disputer son cadavre coriace.

« Il me sembla tout d'un coup entendre au-dessous de moi un galop de cheval.

« Pensant que ma monture s'était détachée, je me penchai sur la balustrade.

« Alors, j'aperçus un cavalier, puis deux, puis cinq autres, huit en tout, qui s'avançaient rapidement vers le temple. Ils avaient le torse nu et la poitrine bariolée d'un signe blanc, mais que je ne pus distinguer. Le costume de ces Hindous m'importait peu, du reste. Je venais de voir dans un éclair, avant qu'un pan de muraille m'eût caché les chevaux, une chose tellement inattendue que mon cœur, un instant, cessa de battre.



SPECTATEUR D'UN SACRIFICE HUMAIN

Chacun de ces cavaliers emportait une femme bâillonnée en travers de son cheval. (P. 58, col. 1.)

prêtés par le maharajah de Jeypore, tantôt seul, ce qui me plaisait beaucoup mieux.

« Depuis plusieurs jours, je désirais passer quelques heures dans la solitude d'un grand temple, abandonné en apparence et entrevu au cours d'une excursion précédente. Il était dédié, m'avait-on dit, à Yama, dieu de la Mort. Cela ne m'étonnait pas. Dans un site isolé, l'édifice apparaissait lugubre. Il me plaisait infiniment.

« Une nuit donc, énervé par l'insomnie, je me lève un peu avant l'aube et, repoussant les offes d'un brave Hindou qui voulait m'accompagner, je sors tout seul de la ville. Le soleil se levait. Au loin, derrière les remparts, dans quelque enceinte sacrée de Brahma, une grande clameur poignante montait, une grande clameur humaine saluant le retour du jour. Et, tout de suite, ce fut l'odieux croassement des corbeaux, de ces laids et funèbres oiseaux dont l'Inde est infestée. Leur chant couvrit la voix lointaine des Brahmes et le bruit confus des tambours et des conques sacrées dans

« Chacun de ces hommes emportait une femme bâillonnée en travers de son cheval. Oui, je vis cela, huit malheureuses solidement ligotées, que l'on enlevait, que l'on emportait avec une stupéfiante audace, à quelques lieues de Jeypore.

« A ma stupeur et mon indignation, se mêlait une pointe d'égoïste satisfaction.

« — Aïlons, pensai-je, il y a encore à notre époque des surprises et des aventures. » Dans l'Inde, tout n'est pas réglé par l'agence Cook. Pardonnez-moi ces réflexions saugrenues et déplacées, Burkins. Il est dans ma nature de dire tout ce que je pense.

« Bien entendu, je voulais voir où allaient ces hommes et je continuai mon ascension vers les hautes terrasses.

« — S'ils trouvent mon cheval, me dis-je, cela va tourner mal. »

« Je m'assurai de la présence de mon browning dans ma poche. A raison d'une balle par homme, à quinze pas, je pouvais faire une belle besogne. Peut-être ignorez-vous, Berkings, que je cueille assez joliment les cerises au pistolet ?

— Je sais, dit en souriant le lord, à votre dernier match avec Austin Maxwell, le ministre, j'étais là.

— J'arrivai enfin sur les terrasses, reprit lord Masbury, regardant ses mains fines avec complaisance. Un véritable désert, mon cher, pavé de dalles énormes, une sorte d'autel fabuleux élevé très haut dans le ciel clair, loin des humains misérables.

« Je courus tout de suite le long des balustrades vers la façade du Nord, pensant apercevoir de ce côté les audacieux ravisseurs de femmes. Je me penchai sur les grancs luxueusement ciselés, risquant de m'abîmer dans le vide, mais je ne vis rien.

« Les cavaliers étaient entrés dans le temple de Yama.

« J'eus un long moment d'indécision.

« Mais, en marchant, je m'aperçus que les terrasses ne recouvraient pas le temple tout entier. Vers le centre, existaient plusieurs grandes cours à ciel ouvert et, du toit, mon regard pouvait y plonger librement. La première que je vis était déserte mais il me parut qu'un murmure de voix montait de la seconde.

« Je ne me trompais pas, il y avait là des hommes, quarante au moins, sans compter beaucoup d'autres peut-être que je devinais sous les cryptes, sans les voir. Et moi qui m'étais cru seul dans le temple !

« Le spectacle qui s'offrait là, par hasard, à ma vue me sembla simplement curieux tout d'abord : quelque cérémonie religieuse. Mais, tout à coup, mes ongles se retournèrent sur la pierre dure, j'étouffai une exclamation d'horreur. Ce que ces Hindous préparaient dans le mystère des grandes ruines, c'était un sacrifice humain !

« Le cadre à lui seul aurait pu faire naître l'épouvante dans les cœurs les mieux trempés. Autour de la grande cour dallée, des dieux gigantesques

sculptés à même les murailles grimaçaient et se tordaient de la façon la plus compliquée : Parvâti, Minakchi, la déesse aux yeux de poisson ; Ganesa, le dieu à tête d'éléphant ; Siva, l'éternel destructeur, et cent autres, enchevêtrés, diaboliques, horrifiants, et se détachant, peinturlurés d'un vert cadavérique, sur la pierre rougeâtre du fond.

« En face de moi, sur un autel de marbre noir recouvert d'une étoffe blanche se tenaient neuf ou dix hommes nus jusqu'à la ceinture. Leur front, haut rasé, portait un signe rouge et leurs mains me semblèrent teintes de sang.

« Des fleurs rouges étaient répandues à profusion sur l'autel et d'autres, blanches, tout autour sur le sol. A droite et à gauche se tenaient des *massalchi*, portant des torches bien qu'il fit grand jour, mais ce détail ne m'étonna pas sur le moment, tellement mon attention était captivée par toute la scène.

« Au milieu d'un groupe, devant l'autel, j'aperçus les malheureuses femmes de tout à l'heure. Elles se tordaient sous leurs liens, essayant en vain quelque geste de supplication vers leurs bourreaux impassibles. Il y avait de tout parmi ces gens : de riches Hindous aux turbans éclatants, jaune soufre, émeraude ou fleur de pêcher, des paysans loqueteux, de grands diables très noirs drapés dans des pagnes rouges.

« Jusque-là, je n'avais pas bien compris encore à quelle secte mystérieuse appartenaient ces misérables, mais en observant plus attentivement je distinguai derrière l'autel de pierre, au fond d'une niche, une statue de petite taille revêtue d'un chiffon pourpre.

« Un immense tam-tam était posé à ses pieds. Et je la reconnus, cette divinité presque informe, pour l'avoir déjà vue dans des temples sinistres. C'était la buveuse de sang, l'horrible épouse du dieu de la Mort, la terrifiante Dourga, l'insatiable Kâli !...

— Ah ! fit lord Burkins, sortant malgré lui de son flegme, Kâli, la déesse des Thugs.

— Oui, les Thugs, les odieux étrangleurs dont je croyais comme tout le monde les pratiques abolies, allaient devant moi, dans l'Inde civilisée, en ce mois de mars 1911, se livrer à des sacrifices épouvantables. Je ne rêvais pas.

« Un bruit modéré de cymbales et de conques d'ivoire parvenait jusqu'à moi, mais, par ailleurs, tout était silence. Je vis un grand vieillard décharné s'approcher de l'autel, pour officier sans doute. Il levait vers la déesse ses mains osseuses et, derrière lui, tous les autres se prosternaient le front sur la pierre.

« Puis, sur un signe du vieux fanatique, deux hommes robustes saisirent l'une des

femmes et la couchèrent sur l'autel, devant Kâli, pour le sacrifice.

« Les misérables ! Ils ne se doutaient pas qu'un regard étranger suivait tous les rites de leur épouvantable culte. Avec quelle horreur j'assistai à ce spectacle, Burkins ! Parmi les victimes, je venais de distinguer une femme blanche, aux cheveux dorés. Ainsi donc, une Anglaise, une femme de ma race, enlevée par les Thugs, allait périr là sous leur foulard infâme !

« Alors je n'hésitai plus. J'avais un devoir à remplir, le devoir de tout bon citoyen anglais. Je tomberais à l'improviste au milieu des étrangleurs, j'en descendrais deux ou trois à coups de revolver et, avant de me faire massacrer par eux, je tuerais mon infortunée compatriote.

« Je dégringolai déjà les escaliers, quatre à quatre. Comme un fou je traversai les longs couloirs et les jardins et puis, sans vouloir penser à la mort où je me jetais tête baissée, je me ruai vers le groupe des Thugs.

« — Arrêtez, criai-je d'une voix tonnante arrêtez, canailles ! n'enlevez pas la vie à ces innocentes victimes ! »

« En même temps, je braquais mon arme sur un Hindou qui me tournait le dos.

« Il y eut un grand désarroi dans le groupe. L'homme que je couchais en joue se retourna brusquement et montra un visage qui, de près, n'avait pas le type hindou.

« — *By Jove*, hurla-t-il en excellent anglais, ne tirez pas ! Etes-vous fou ? »

« Puis, aussitôt, s'adressant à quelqu'un derrière moi :

« — Arrêtez l'appareil, mister Robinson, le film est raté ! »

« Je me retournai. J'aperçus alors un individu vêtu d'un costume colonial très moderne et que le rebord de pierre m'avait caché d'en haut. Près de lui, comme une gigantesque araignée noire, se tenait sur ses pattes écartées et rigides un... appareil cinématographique !...

— Hein ? s'esclaffa lord Burkins, en bondissant de son fauteuil.

— Oui, mon cher. Les étrangleurs, les victimes, le grand prêtre, les cavaliers faisaient tous partie d'une troupe d'artistes engagée pour poser des scènes très hindoues dans des décors véritables. Ils venaient là, à l'aube, pour n'être point dérangés par les indiscrets et ma ridicule intervention les obligeait à faire une déplorable coupure dans la curieuse reconstitution d'un sacrifice à Kâli. »

Il conclut mélancolique :
« Voilà, mon cher, ce qu'ils font des vieux temples de l'Inde avec leurs inventions modernes. Oh non ! je ne voyagerai plus jamais.

« Que pensez-vous de mon histoire, Burkins ?

— Je pense, dit le jeune lord en riant à gorge déployée, que je donnerais deux cents livres pour voir la tête que vous faites sur le film... »

ANDRÉ REUZE.

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 2^e semestre de 1911 (tome 30 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux ; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

DE DAKAR À TOMBOUCTOU

Au Vieux Soudan

par
AUGUSTE TERRIER

III

LE FOUTA-DIALLOON ET LE SÉNÉGAL

QUEL admirable pays de tourisme que ce massif montagneux du Fouta-Dialloon que nous traversons avant de rentrer au Sénégal ! C'est la Savoie, c'est la Suisse, sans l'encombrement des hôtels et des poteaux-réclames. Ces hautes vallées ont tout le pittoresque de l'Engadine et il n'y manque même pas l'agréable murmure des sources, et les nuits, enfin, sont fraîches, assez fraîches pour que nous soyons obligés de recourir aux couvertures de voyage. Sûrement, c'est ici que, dans quelques années, les touristes termineront leur voyage. Ditinn, Timbo, Labé, Pita, tous ces points seront un jour desservis par les autobus de palaces-hôtels.

Pour l'instant, à part les postes où nous trouvons toujours la plus aimable hospitalité chez les administrateurs, c'est dans les caravansérails que le voyageur doit dresser son lit de camp. L'Administration a eu l'excellente idée de faire dresser, à chaque étape des routes de la Guinée, quelques cases entourées d'une cloison destinée à écarter les animaux. Ces cases placées sous la surveillance du chef de village sont ouvertes à tous les Européens qui passent. Elles sont fort confortables.

Tellement confortables que souvent nos porteurs...
Suite et fin. Voir les nos 784 et 785.

teurs hésitent à les quitter. Les pauvres hamacaires ! Leur métier est rude. L'Européen ne voyage au Fouta et dans la haute Guinée qu'en hamac, sauf quand il a la chance de trouver un cheval. Quatre noirs portent sur la tête le cadre de bois auquel est suspendu le hamac. Ils n'ont pas l'air heureux de ce portage. Le voyageur l'est-il davantage ? Ah ! non, sûrement ! J'ai souvent entendu des Européens dire que ce moyen de transport était délicieux, qu'ils dormaient parfaitement en hamac et que le tout était de s'y habituer. Probable que l'habitude est difficile à prendre, car, pour ma part, je n'ai pu l'acquiescer, je n'ai pu faire trois ou quatre heures de hamac sans mal de mer ; je ne savais qu'y faire de mes jambes et la seule fois que la fatigue avait commencé de m'y endormir, patatras ! un faux pas d'un de mes « macaires » a rompu l'équilibre général et m'a envoyé sur le sol apprendre que la plate-forme des routes diallonkées manque parfois de douceur...

Les Foulahs, habitants du Fouta-Dialloon, sont de forts et beaux hommes, solides, mais assez frondeurs. Musulmans, ils n'ont pas accepté sans restrictions la domination française, et le mouvement de révolte qui a eu lieu à la fin de mars, quelques jours après notre passage, et qui a coûté la vie à deux de nos officiers et à une quinzaine de tirailleurs, ne nous a pas trop surpris ; car, au début de ce mois déjà, les administrateurs nous signalaient un peu d'agitation et on avait reçu l'ordre de faire faire aux gardes-cercles quelques exercices de tir.

La suppression de l'esclavage était l'une des raisons de cette agitation. Car, il faut bien le dire, dans quelques régions du Fouta, on enlevait encore des enfants et même des adultes pour en faire des esclaves. Nous nous trou-

vions le 11 mars au caravansérail de Porédaka, près de Timbo, quand un pauvre diable de noir se présenta devant M. X. le fonctionnaire des affaires indigènes qui nous accompagnait et nous offrit de nous vendre des poulets.

« Dis-lui que nous n'avons besoin de rien ! » répond M. X. à son cuisinier, le boy Goa, qui nous servait d'interprète.

— Il veut te parler, à toi et à l'autre blanc, seuls. Fais écarter les noirs. »

Nous rentrâmes dans une case, et là le pauvre diable, se jetant à genoux, nous fit dire par Goa :

« Si j'ai offert de te vendre des poulets, c'est pour m'approcher de toi. Je suis un captif de Sankarella. Je ne me plains pas pour moi. Mais j'avais deux fils. Des Foulahs sont venus et me les ont enlevés. O blanc, fais-les revenir ! »

Le malheureux pleurait à chaudes larmes. M. X. l'assura de sa protection : ses fils lui seraient rendus, qu'il nous accompagne et revienne avec nous au cercle de Mamou dont dépend Sankarella. Le vieux ne se le fit pas dire deux fois : il commença par baisser les bottes du boy-cuisinier qui lui avait traduit ces paroles d'espérance et, depuis lors, jusqu'à notre retour à Mamou, toujours emboitant le pas aux hamacaires qui nous portaient, nous, les deux blancs, il nous suivit de près, craignant toujours que les Foulahs redoutés ne fussent sa réclamation et vinsent l'en punir avant même qu'il eût retrouvé ses fils.

Nous voici enfin au Sénégal, à la veille du retour.

Dakar, Saint-Louis, ces deux vieilles cités sénégalaises, sont fort animées, ainsi que Rufisque, à cause de la traite des arachides qui s'achève. La précieuse « cacaouette » bouleverse toutes les conditions économiques de la colonie. Là où il y avait hier sur la carte des déserts, aujourd'hui nous trouvons de vastes champs fertiles et riches. Les villages ont poussé partout. Le Baol, ce désert, est devenu le jardin du Sénégal. Les chemins de fer, celui qui relie Dakar à Saint-Louis et celui qui se détache de Thiès pour aller vers le Soudan, ont, eux, surtout, fait ces miracles et sont insuffisants à répondre au trafic qui s'accroît.

Les gares sont assaillies de voyageurs. Quelle joie pour les officiers du génie qui construisent actuellement le Thiès-Kayes ! Devant ce spectacle, ils se sentent vraiment des créateurs. « Il y a deux ans, nous disait le capitaine Ballabey dans la gare de N'Diourbel, ici, il n'y avait rien, c'était la brousse ! » Aujourd'hui, les noirs se disputent l'accès aux guichets. Ils adorent le voyage en chemin de fer. Dès qu'ils ont gagné un peu d'argent, ils s'offrent un petit déplacement jusqu'à la ville voisine, et il n'est pas rare que le préposé aux billets s'entende demander « pour deux francs de billet » : le voyageur va jusqu'où peut le conduire son argent, pour se faire voiturier dans les wagons, puis il revient comme il peut, souvent à pied ; vous devinez la joie de l'Européen quand ce voyageur est un boy ou un cuisinier qui plante là ses balais et ses fourneaux pour faire une fugue !

Et quelle admiration chez les noirs quand enfin le chemin de fer arrive chez eux ! Près de Guinguiné, tout le village était aposté, depuis plus de vingt-quatre heures, près de la voie nouvellement posée et y campait pour ne pas manquer l'arrivée de la première locomotive. Un vieux chef peulh, malade, s'était fait transporter près de la gare et y resta deux jours pour voir avant de mourir la voiture à vapeur des blancs.

Sur la ligne de Dakar à Saint-Louis, plus

La Vie Souterraine

Dans les mines de sel de Wieliczka

L'un des spectacles les plus curieux à voir est celui de la vie souterraine dans les mines de sel de Wieliczka, une petite ville austro-polonaise, située à quelques kilomètres de Cracovie, dans la Galicie occidentale.

Ces mines qui ont été continuellement exploitées depuis le XI^e siècle, sont très étendues, couvrant des centaines de kilomètres de voies et de galeries.

On y descend par un ascenseur ou par un escalier taillé à même le sel et qui fait de nombreux zigzags.

La première impression qu'on éprouve en traversant d'une salle dans l'autre est un sentiment de terreur devant l'immensité de ces caves et l'épaisse obscurité, terreur qu'augmente encore le bruit de la répercussion des échos.

L'une des pièces principales est la salle de bal de Letow qu'on illumine à grands frais quelquefois ; elle fut creusée au commencement du XVIII^e siècle, sur les ordres d'un certain Letowski, directeur des mines à l'époque.

Dans un coin s'élève un trône sur lequel vient s'asseoir l'empereur d'Autriche, quand il visite Wieliczka.

On se trouve alors à une profondeur de 75 mètres et ce n'est là que la première des sept villes qui composent la mine de sel. Il n'y en a que trois, toutefois, qu'on fait visiter : les deux principales portent les noms de « Kaiser Franz » et de « Erzherzog Albrecht ».

Les guides, munis de torches de résine et de rou-

leaux de rubans de magnésium, vous font ensuite visiter l'église de Saint-Antoine, qui remonte au XVII^e siècle et est aujourd'hui encore l'objet d'un pèlerinage où l'on célèbre deux messes solennelles : l'une le 3 juillet, jour de la fête du saint ; l'autre le 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'empereur d'Autriche.

Rien n'est plus troublant que les chants qu'entonnent alors les mineurs et que répètent les sombres échos.

Plus loin, c'est la chapelle de la reine, avec d'innombrables statues de saints dans leurs niches.

On se fera une idée de la dureté de ce sel naturel, quand on saura que toutes les sculptures ne se sont jamais effritées depuis des siècles.

La salle « Michalowice », creusée au XVIII^e siècle, nécessita un travail de plus de soixante ans. C'est, de toutes, la plus grande. Partout, on aperçoit des colonnes, des monuments, des pyramides de sel, élevés à la mémoire de hauts personnages de la famille impériale d'Autriche.

Une ligne ferrée passe par les galeries, couvrant plus de cinquante kilomètres de rails. Il s'y trouve aussi quinze ou seize lacs, qu'on peut parcourir en bateau.

Plusieurs fois des incendies se sont déclarés dans ces mines et le dernier qui se produisit vers le XVII^e siècle ne dura pas moins de deux ans, causant des morts nombreuses. Des éboulements ont souvent lieu aussi, mais on évite d'en parler.

Alfred DUCASSE.



La halte des hamacaires.

ancienne, l'activité n'est pas moindre. Les gares sont, elles aussi, encombrées de voyageurs et de marchandises. Et pourtant, il n'est pas si loin, le temps où nos troupes devaient chaque année combattre pour pacifier cette région assez torride du Cayor que nous traversons dans d'élégants wagons-salons où rien ne manque, pas même les boissons glacées.

« Ici-même, en cette gare de M'Pal, me disait un officier supérieur, il y a vingt ans, jeune lieutenant, je parlais pour le Soudan avec le colonel Humbert qui allait combattre Samory. La chaleur était effroyable, les wagons du Dakar-Saint-Louis n'étaient pas confortables comme aujourd'hui, nous étions fatigués, assoiffés, fourbus. Tout à coup, voici l'arrêt, nous entendons des voix d'hommes entonner le chant célèbre :

*Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau !*

« C'étaient nos camarades de M'Pal, la petite garnison de marsouins de ce poste, qui avaient trouvé ce moyen émouvant de saluer leurs camarades partant pour le Soudan et marchant vers la guerre, la fièvre jaune et la mort... Notre émoi était au comble, dans notre petit groupe d'officiers. Chacun oubliait sa fatigue et la chaleur devant cette évocation inattendue de la Patrie et se demandait comment il fallait répondre à l'attention des marsouins de M'Pal. Mais nos marsouins et nos légionnaires, tassés dans les voitures d'arrière, nous devancèrent et de leurs portières s'éleva une *Marseillaise* retentissante, chantée à pleine voix et avec la conviction du soldat qui va au feu. Jamais nous n'avons senti une plus forte émotion qu'en entendant ce patriotique salut, jamais depuis je n'ai pu entendre notre hymne national sans penser aux braves soldats de cette relève dont un si grand nombre sont tombés sur les bords du Niger et du Milo. »



AU VIEUX SOUDAN

Deux élégantes au Fouta-Diallon

J'ai vu à N'Diourbel, sur la ligne de Thiès, le cousin du trigonocéphale !

Les noirs s'apparentent volontiers, on le sait, à un animal et ils se garderaient bien de le mettre à mort s'ils en ont l'occasion. Les Malinkés, par exemple, respectent l'hippopotame.

Le brave noir dont nous parlons était, lui, de la famille du serpent trigonocéphale. Employé aux terrassements du chemin de fer, il avait touché sa paie et, en bon terrassier qu'il était, il s'était tellement arrosé le gosier de toutes sortes de boissons qu'il traçait des itinéraires nouveaux et en zigzag dans la brousse, en rentrant à son village. Soudain, au pied d'un arbre, il voit un superbe trigonocéphale qui dormait, bien lové.

« Tiens, voilà mon cousin ! » dit-il aux camarades qui l'accompagnaient. Et, avant que les autres aient pu le retenir : « Je vais lui serrer la main ! » s'écrie-t-il, et il empoigne le serpent. Réveillé, furieux, celui-ci se redresse et le mord à la main avec une telle violence qu'il y reste accroché. Pas moyen de lui faire lâcher prise, tellement ses crochets sont enfoncés dans la chair.

On ramène le pauvre diable à l'ambulance, le bras est déjà tout enflé, le médecin ne peut forcer le reptile à ouvrir la mâchoire, il faut lui



Une étape en hamac.



Une gare du Thiès-Kayes.

couper la tête, et ensuite entailler la main de la victime. Le noir se laisse faire, car il a, comme ses congénères, le respect du médecin mais il ne cesse de répéter :

« Pourquoi tout ça ? Le serpent n'a pas pu me faire mal ! C'est mon cousin ! »

¶

Et nous voici rembarqués à Dakar pour France, après trois mois d'un voyage trop rapide, mais si plein de charme et d'enseignements.

Port marchand et port de guerre, station des navires de l'Amérique du Sud, Dakar devient une grande métropole et c'est une fierté pour nous d'y voir le même jour cinq ou six grands navires dans les bassins que nous y avons aménagés à si gros frais.

Il faut, là, causer avec de vieux Sénégalais ou Soudanais pour apprécier l'œuvre française. L'aimable gouverneur général, M. Ponty, nous la retrace éloquemment et va la compléter par de nouveaux chemins de fer. Oui, ce sont bien des Indes noires qu'a données à notre pays l'effort des grands Français de C. A. O. F., depuis André Brue et Faidherbe jusqu'à Borgnis-Desbordes, Archinard, Ballay, Dodds, Binger, Gallieni, Roume, nos contemporains glorieux.

Un jour, ce n'est plus seulement par mer que les Français iront à Dakar. A travers l'Afrique du Nord et l'Afrique occidentale, toutes deux bien françaises, un chemin de fer conduira en quatre ou cinq jours d'Oran aux rives sénégalaises de l'Atlantique. Ce jour-là, les jeunes lecteurs du *Journal des Voyages*, qui seront devenus des hommes, voudront à leur tour connaître le vieux Soudan et c'est sans peine qu'ils rempliront le devoir qui s'imposera à eux : aller évoquer aux bords du Niger et du Sénégal la gloire passée et les nobles sacrifices de ceux qui auront créé l'admirable colonie où le drapeau flotte sur de vastes espaces, jadis déserts ou ruinés, aujourd'hui prospères et pacifiés.

AUGUSTE TERRIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
ooo

CHAPITRE VI

UNE EXÉCUTION AU DÉSERT

MOINS d'une heure après ce départ mouvementé, l'*Africain* avait rejoint la colonne principale sur le petit plateau pierreux, dominant de 20 mètres à peine un paysage d'aridité et de monotonie, où le colonel Magnien avait installé son bivouac.

Moins d'une heure avait suffi à l'aéroplane pour franchir les 90 kilomètres qui séparaient les deux troupes, l'une menacée de destruction totale, l'autre se reposant en pleine sécurité, mais dans l'impossibilité — puisqu'il lui fallait deux longues journées de marche pour l'atteindre — de sauver son avant-garde.

Cette dernière pensée harcelait le lieutenant Müller, lorsque apparut le campement qu'il avait quitté la veille.

Que ne pouvait-il précipiter un peu le cours du temps ! car il avait la vision saisissante que, grâce à la découverte récente de l'aviation, la plus merveilleuse de toutes celles qu'avait réalisées le génie humain depuis l'origine du monde, les questions d'espace et de durée allaient changer de physionomie et de coefficient dans la guerre moderne.

Les machines volantes se multiplieraient, les unes montées par des troupes, les autres pourvues d'engins de destruction d'une grande puissance sous un faible volume... Celles-ci et celles-là, réalisant des vitesses inouïes, seraient susceptibles de transporter à des distances énormes des forces considérables qui, suivant les circonstances, combattraient à leur gré, soit du haut des airs, soit sur les positions où elles auraient atterri.

Derrière ce premier échelon, le va-et-vient d'appareils spéciaux à grande envergure ravitaillerait en munitions, en approvisionnements et en hommes, les premiers éléments engagés.

Déjà, le rêve prenait les apparences de la réalité dans ce désert où les difficultés de pénétration étaient restées les mêmes qu'à l'époque romaine. Et, en un vol plané d'une belle hardiesse, l'*Africain* venait se poser gracieusement auprès d'un grand biplan à l'abri duquel une dizaine de gradés et de soldats devisaient gaiement.

Sans donner aux arrivants le loisir de quitter les baquets auxquels ils étaient attachés par de solides courroies, un des causeurs s'empressa vers eux, la bouche plissée par un sourire gouailleur.

Les manches de sa veste, d'un bleu in-

définissable, maculées de taches d'huile et de cambouis, s'ornaient des galons d'adjudant.

C'était, en effet, un sous-officier de ce grade, mais un sous-officier de réserve; il se nommait Tussaud.

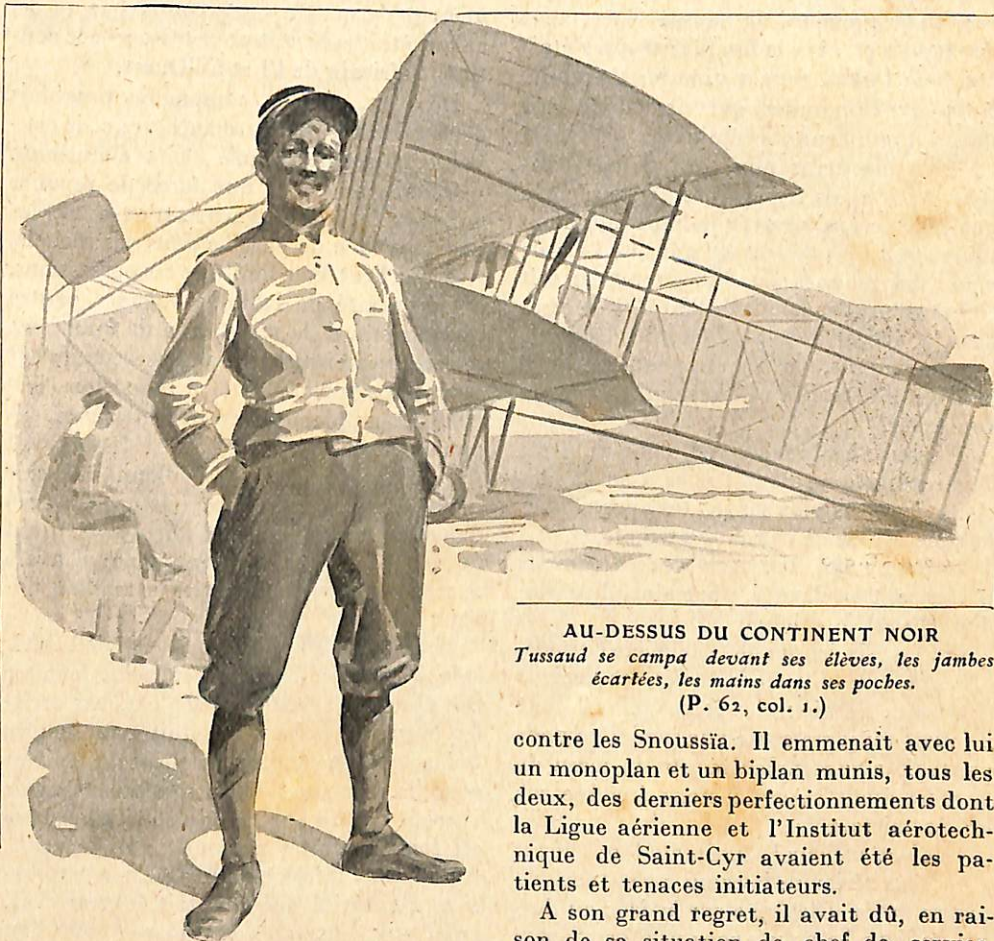
Petit, nerveux et fluet, c'était un ancien coureur qui, ayant débuté dans les sports par la bicyclette et continué par l'automobile, était devenu tout naturellement aviateur professionnel.

Brave jusqu'à la témérité, accomplissant en se jouant des tours de force, d'acrobatie, comme il le disait lui-même, où tout autre se fût cassé les reins dix fois, il avait réussi d'étonnantes randonnées de capitale à capitale, survolé la terre et la mer pendant des milliers de kilomètres, et fait triompher les couleurs françaises

Ce faisant, il avait le sentiment de rendre à son pays des services éclatants, de placer définitivement la France à la tête des conquérants de l'air, et en même temps de satisfaire en partie sa débordante activité.

Tussaud avait donc sollicité et obtenu la direction de l'école des pilotes en formation à Dakar.

Il y avait dressé pour le Soudan, le Congo et Madagascar, une pléiade de brillants élèves qui avaient obtenu leur brevet en moins de six mois; ce premier résultat atteint, il avait résolu de payer de sa personne dans une colonne de guerre et, fort habilement, il avait persuadé le gouverneur de l'Afrique occidentale de l'envoyer à la colonne Magnien, au moment où le colonel préparait à Abécher son expédition



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Tussaud se campa devant ses élèves, les jambes écartées, les mains dans ses poches.

(P. 62, col. 1.)

contre les Snoussia. Il emmenait avec lui un monoplan et un biplan munis, tous les deux, des derniers perfectionnements dont la Ligue aérienne et l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr avaient été les patients et tenaces initiateurs.

A son grand regret, il avait dû, en raison de sa situation de chef de service, renoncer à piloter le monoplan rapide caractérisé par son hélice d'hélicoptère et ses ailes à moitié ployables. Lui, le passionné de la vitesse, il était resté avec le biplan dont la forme archaïque avait maintes fois excité sa verve gouaillarde.

Sa franchise un peu brutale, son parler pittoresque n'avaient pas tardé à faire de lui le boute-en-train attitré de la colonne, celui qui a le droit de tout dire et dont les « mots », bons ou mauvais, sont répétés avec admiration par les grands enfants que sont nos soldats.

Tussaud s'arrêta à quelques pas du monoplan dont les ailes blanches s'incurvaient en forme de tente au-dessus des aviateurs pour les préserver des rayons du soleil qui montait rapidement, et, sans complimenter ses élèves sur le style impeccable de l'atterrissage qu'ils venaient

dans les plus grandes épreuves sportives.

Complètement ignoré à ses débuts, il avait en quelques mois conquis la célébrité : ses prouesses, popularisées par l'image, en avaient fait une sorte de héros national et lui avaient gagné l'affection délirante du peuple qui est, à la fois, le plus spirituel de la terre et le plus prompt à « s'emballer » pour un homme ou pour une cause.

La fortune, en garnissant l'escarcelle de Tussaud, n'avait, ni altéré son humeur, ni modifié sa simplicité proverbiale. Comblé d'honneurs et de richesses, ne tirant aucune vanité de ses succès étourdissants, il avait simplement voué un culte presque idolâtre au sport qui l'avait porté sur les sommets, et il poursuivait l'idéal de contribuer pour une large part à l'organisation de l'aviation coloniale.

d'exécuter, il se campa devant eux, les jambes écartées, les mains dans les poches.

— Vingt minutes que je vous reluque ! fit-il de sa voix traînante et nasillarde de gamin de Paris ; vingt minutes, montre en main, sans blague ! eh bien, non ! vous savez, ce n'était pas la peine de me traiter si souvent de train de marchandises et de vous poser en « rapides », en « Côte d'Azur », pour dérapier à cette allure de brouette. Tu voles comme un canard, mon pauvre Müller : la prochaine fois que nous sortirons ensemble, aussi vrai que j'ai serré la pince au roi de Suède, je te sèmerai dans les grandes largeurs avec mon fourgon à bagages !

Müller s'était déjà débarrassé de la ceinture maintenue à demeure au dossier de son baquet et que déclanchait un simple bouton à pression. Il haussa légèrement les épaules et, avec la familiarité qui s'était établie à Dakar, sans distinction de grade, entre les camarades qui risquaient leur peau à toute heure, il répliqua :

— Tu blagueras plus tard, infernal raseur. Si tu avais ressenti les petits remous que nous avons trouvés là-haut aux alentours de 1,000 mètres et qui ont l'air de venir des sources du Nil, tu aurais fait comme nous des bonds de 200 à 300 mètres dans le vide, et, avec ton fourgon à bagages, comme tu dis, tu aurais peut-être jugé prudent d'attendre une accalmie avant de continuer.

Tussaud, les bras au ciel, dans un geste de protestation, allait lancer à son audacieux élève ses plus virulentes apostrophes lorsque Müller le calma d'un mot :

— Ferme ça, Tussaud ! les camarades là-bas sont en danger, pour ainsi dire perdus. Où est le colonel ?

Cinq ou six jeunes gens, officiers ou sous-officiers, aux uniformes variés, les avaient entourés : c'étaient des élèves pilotes dont il fallait toujours avoir une pépinière pour pourvoir aux remplacements, la main de la mort étant à tout instant étendue sur les premiers rôles.

— C'est sérieux ? demanda l'un d'eux.

— Très sérieux : le camp est entouré de toutes parts. Rien que sur la face au-dessus de laquelle nous avons passé en repartant, on pouvait compter un ou deux mille fanatiques armés de fusils à tir rapide, et il y en a autant sur les autres... Il va falloir courir là-bas dare dare.

— Nous sommes parés, s'exclama Tussaud avec véhémence. Voilà deux jours que je m'assomme ici à voleter comme un oisillon autour du nid... Partons donc !

— Ce n'est pas de toi que je parle, répondit Müller, c'est de la colonne. Si, dans deux heures, elle n'est pas en route, c'est que je n'aurai pas su m'expliquer.

Et, d'un pas rapide, il se dirigea vers une tente devant laquelle était planté un fanion tricolore flottant de temps à autre au souffle d'une brise légère.

Le camp, dont le petit édifice de toile marquait le centre, était infiniment plus vaste que celui du capitaine Frisch : il contenait un effectif quatre fois supérieur,

soit un millier d'hommes environ, et comme on ne redoutait aucune attaque, le commandant de la colonne s'était largement étendu pour mettre son monde plus à l'aise.

Les troupes se composaient de cinq compagnies de tirailleurs soudanais, de légionnaires et de marsouins ; de trois escadrons de cavalerie, l'un de chasseurs d'Afrique, les deux autres de spahis, auxquels ne manquait que le peloton de Dubrac détaché à l'avant-garde.

Dix canons de campagne à tir rapide s'alignaient en majestueuse ordonnance au milieu du bivouac, en avant de la muraille des caisses qui renfermaient les vivres de réserve, et deux lignes de caissons disposées sur le prolongement de celle des bouches à feu, assuraient un approvisionnement de quatre cents coups par pièce, ce qui était suffisant pour traverser le continent africain de l'Est à l'Ouest.

De plus, chaque compagnie possédait deux mitrailleuses automatiques et le convoi comprenait quinze cents chameaux.

C'était, au total, une force de premier ordre, telle que la France n'en avait jamais envoyée de pareille dans ces régions, situées à l'extrême limite de ses possessions.

La gravité de la lutte engagée contre les Snoussia et la réputation de fanatisme de ces adversaires, les plus dangereux qu'eût rencontrés jusqu'ici notre extension, justifiaient amplement cette imposante démonstration.

Le commandant de la colonne scrutait impatiemment les profondeurs du ciel depuis le matin avec la longue-vue qu'il ne quittait jamais en campagne ; il avait aperçu les aviateurs et les attendait devant sa tente.

Le colonel Magnien était un vieil Africain, à la barbe blanche, au teint recuit : son visage aux étranges méplats, aux oreilles larges et velues, reflétait une énergie qu'accentuait encore la broussaille des sourcils. Ses yeux bleus semblaient avoir cherché contre l'ardeur du soleil un refuge au fond d'orbites profondes ; ils fixaient, fusillaient l'interlocuteur avec une expression d'autorité qui dénotait le vrai chef, celui qui peut tout ordonner et que l'on suit aveuglément.

Au lieu du casque colonial qu'il avait toujours rejeté comme convenant surtout aux autorités civiles, depuis surtout qu'il l'avait vu arborer dans le Sud Algérien par le chef de l'État en personne, le vieil officier portait un képi de tirailleur dont les cinq galons noirs surmontaient un large mouchoir blanc formant couvre-nuque.

Au moral, le colonel Magnien était un colonial dans toute l'acception du terme : il avait fait presque toute sa carrière dans les marsouins, les chasseurs annamites, les tirailleurs sénégalais, dans ces troupes, en un mot, si peu connues, si rarement utilisées comme elles devraient l'être, si peu récompensées aussi des sacrifices qu'elles ont fait pour agrandir dans le monde l'empire de la France.

C'était un homme d'expérience et de bon sens pratique, réfléchi, peu communicatif, qui cachait un cœur d'or sous une écorce rude : très vigoureux, il prêchait sans cesse d'exemple et n'exigeait rien de ses hommes qu'il ne fût capable d'accomplir avec eux, malgré ses cinquante-cinq ans sonnés.

Il fit quelques pas au-devant de Müller et lut immédiatement dans les nuages qui obscurcissaient le front du jeune officier la confirmation des mauvaises nouvelles que la télégraphie sans fil lui avait jetées à travers l'espace par ses appels réitérés.

— Ça va mal, là-bas ? interrogea-t-il

— Très mal, mon colonel. Quand nous avons quitté le capitaine Frisch, un nouveau combat était engagé, le troisième depuis hier, et, celui-là, à en juger par l'intensité que la canonnade a prise de suite, pourrait bien être le dernier...

— Ils en sont là, vous croyez !...

— Je le crains, ils avaient déjà subi des pertes cruelles dans les attaques précédentes, et les Snoussia, malgré les centaines de morts qu'ils ont laissés sur le terrain, ont encore sur nos camarades une supériorité numérique écrasante...

— Comment peuvent-ils être aussi nombreux ?

— Je l'ignore ; cependant Frisch nous a parlé de l'entrée en ligne du cheikh El Qaci et de ses belliqueux contingents... un ancien déserteur, paraît-il.

— Oui, je sais, mais il n'est pas là.

— Il est là, mon colonel.

Et Müller rapporta tout ce que son ami lui avait hâtivement raconté, l'avis donné par la fille du caïd Hellal, signalant la présence de l'ancien légionnaire, son impression à lui-même sur la multitude des assaillants...

Le colonel réfléchit un instant, puis, appelant un planton :

— Va chercher le capitaine Lancey, le chef du service des renseignements.

L'officier, dont la tente était voisine, arriva presque aussitôt :

— D'où tenez-vous les indications relatives aux ennemis qui sont aux prises avec notre avant-garde ? demanda le colonel.

— De Kaddour, cet interprète d'origine algérienne qui est venu s'offrir il y a quinze jours à Abécher et qui nous a déjà fourni tant de renseignements utiles sur les tribus du Dar Fertit ou du Darfour. Il connaît admirablement cette région, surtout dans la partie limitrophe des montagnes qui forment la frontière du Soudan égyptien : tout ce qu'il m'en dit concorde absolument avec les récits de Schweinfurth et de Mlle Tinné, ainsi qu'avec les cartes anglaises et les itinéraires du colonel Barastier.

— C'est lui qui vous a dit que ce cheikh El Qaci, qui nous est signalé comme réfugié au Darfour, n'a pas quitté ses montagnes ?

— C'est lui : le renseignement est d'avant-hier. Kaddour reçoit tous les jours, par des émissaires que j'ai soin d'interroger après lui, des rapports qui jusqu'ici ont été d'ac-

cord sur ce point. Vous savez que Kaddour a une vengeance à tirer de ce cheikh qui a martyrisé tous les siens : sa haine nous garantit sa fidélité mieux que les larges avantages pécuniaires qui lui ont été consentis.

— Comment avez-vous contrôlé les renseignements relatifs à ses rapports avec le cheikh El Qaçi ?

— Par des indigènes et plusieurs documents qu'il m'a soumis.

— Enfin, on peut avoir confiance dans cet interprète, vous en êtes sûr ?

— Toute confiance, mon colonel.

— Comment, alors, a-t-il pu se tromper ou se laisser tromper aussi grossièrement ? Vous m'avez dit que notre avant-garde n'aurait affaire qu'au caïd Hellal, et comme celui-ci dispose à peine d'un millier d'hommes, j'ai cru pouvoir pousser le détachement de Frisch assez loin et assez rapidement pour couper au caïd la route du Darfour et empêcher sa jonction avec le cheikh El Qaçi, que je croyais encore à 150 kilomètres de là ; or, cette jonction est opérée depuis hier ; les contingents réunis attaquent furieusement à l'heure qu'il est le malheureux Frisch que Müller n'est pas loin de considérer comme perdu...

Müller ne protestant pas, le chef du service des renseignements ne trouva rien à répondre ; son regard allait du colonel aux aviateurs avec une expression poignante d'angoisse.

— Mon colonel, fit-il enfin, si vous le permettez, je vais questionner à nouveau Kaddour ; je verrai bien par ses réponses.

— Faites mieux, Lancey, interrompit le colonel ; amenez-le moi sans lui rien dire, et surtout sans qu'il puisse s'attendre à un interrogatoire de ma part.

— Alors, vous supposeriez...

— Je ne veux rien supposer ; mais tout cela me semble étrange, et l'attaque combinée contre Frisch est menée avec une si infernale audace...

— Vous ai-je dit, mon colonel, reprit Müller, que Frisch est convaincu que le cheikh El Qaçi, qu'il a eu autrefois sous ses ordres comme légionnaire, a prémédité cette agression de longue main par haine personnelle pour lui ?

Et l'officier entra dans les détails que l'on connaît déjà sur l'attitude du déserteur à l'égard de la fille du caïd Hellal, ainsi que sur l'intervention bienfaisante de Frisch, lors de l'assaut d'Ouanyanga.

Tout en écoutant, le colonel s'était assis devant une table pliante disposée sous l'auvent de sa tente ; il écrivit quelques lignes d'une écriture large et droite, puis, appelant un spahi de planton qui attendait à quelques pas :

— Ceci à ton commandant, de suite, prescrivit-il.

Puis, revenant aux deux officiers :

— La colonne, en alerte depuis le premier avertissement de la T. S. F., se mettra en marche dans une heure : la cavalerie va partir immédiatement, et prendra sur nous toute l'avance qu'elle pourra. Il y a belle lurette que je serais en route si j'avais

eu mon artillerie ; mais elle n'a rejoint qu'hier soir les chameaux harassés et incapables d'un effort plus prolongé... J'attends votre interprète ici, Lancey ; ne vous éloignez pas, Müller ; vos affirmations, à vous qui arrivez de là-bas, seront précieuses à opposer à celles de cet homme... Plus je réfléchis, plus je redoute quelque diablerie.

— Moi aussi mon colonel. Le peu que je sais du cheikh El Qaçi, de ce déserteur renégat, de la haine qu'il porte à Frisch et de l'intérêt primordial qu'il avait à vous immobiliser ici, me fait appréhender quelque machiavélique combinaison.

— Vous avez raison, Müller... mais, chut ! voici le Kaddour : observez-le soigneusement pendant que je causerai avec lui.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIAT.)



Un Correspondant de guerre à Tripoli

Au son du canon et au Crépitement de la fusillade

Nous sommes heureux de publier dans nos colonnes le récit que veut bien nous communiquer M. Bernard Alfieri, le journaliste anglais bien connu. Le lecteur verra que, pour intéressant qu'il soit, le sort d'un correspondant de guerre n'est pas toujours enviable.

Abordé par la mer, Tripoli offre un spectacle très impressionnant, avec sa longue bordure de maisons blanches, de forts et de minarets, derrière lesquels on devine l'immensité du désert. Le port pullule de navires cuirassés, destroyers, torpilleurs, parmi lesquels se glissent, çà et là, les mâts des voiliers qui partent pêcher les éponges.

Dans ce cadre, qui emprunte une note tropicale aux têtes verdoyantes des palmiers, règne une activité intense. Les grands transports débarquent sur des pontons, qui sont des merveilles de simplicité et d'ingéniosité, les soldats et leurs chevaux.

D'énormes quantités de fourrage s'entassent sur la rive, à côté des canons de montagne, des caisses de munitions, et des mille et un articles qui composent l'équipement d'une armée moderne en campagne. Tout se passe en un ordre admirable, au point qu'un officier prussien, venu à Tripoli comme correspondant d'un journal berlinois, avoue en maugréant que les Allemands ne pourraient pas faire mieux.

Quant aux soldats italiens, ils vibrent d'une gaieté enthousiaste ; on sent qu'ils brûlent d'affaiblir par leurs exploits les tristes souvenirs d'Adouah...

Avant l'arrivée de l'escadre, les Turcs affichaient un insultant mépris envers les Italiens. Un officier de la garnison avait trouvé un moyen étonnant de se débarrasser d'eux.

« Nous les laisserons débarquer, avait-il confié à un de mes amis. Naturellement, nous les capturons tous, à la main ! Alors, nous les rangeons en rang d'oignons sur la plage, et pif ! paf ! nous leur faisons sauter la tête à tous d'un seul boulet de canon ! »

L'arrivée de la flotte italienne modifia le programme du bon Turc ! Les obus italiens produisirent sur la garnison une telle panique qu'elle

s'enfuit loin dans le désert, sans demander son reste. Elle serait restée jusqu'à la nuit, qu'elle remportait une victoire signalée. Elle pouvait décimer et rejeter à la mer les mille marins que les chaloupes débarquaient sur la plage, loin de la protection de l'escadre.

Mais, tandis que les Italiens s'apprentent à suivre les Turcs dans le désert — débuts d'une guerrilla qui sera longue et terrible, — accordons quelques lignes de description à la ville.

Si son aspect, vu de la mer, est attrayant, les désillusions commencent dès le débarquement. Ne cherchez ici ni le confort, ni même la propreté. Les rues sont sales, mal pavées, et sans lumières la nuit. Elles ne portent pas de nom, pas plus que les maisons n'ont de numéros, si bien qu'un étranger éprouve de la difficulté à retrouver son chemin.

Dès que la nuit tombe, la ville prend un aspect spectral, avec son dédale de ruelles obscures et silencieuses, où l'on craint à chaque pas de choir dans un trou. Des blanches silhouettes passent si près de nous dans la nuit, semblables à des fantômes.

Puis, soudain, l'impressionnant silence se dissipe sous les hurlements de milliers de chiens affamés qui errent de rue en rue et s'arrêtent aux carrefours pour emplir la nuit de leurs aboiements lugubres. Et l'inférieur concert se prolonge jusqu'à quatre heures du matin, quand les chiens, las de hurler sans doute, laissent la place aux coqs innombrables, qui allongent la séance jusqu'à six heures, — l'heure où les muezzins, perchés au sommet des minarets, exhortent les vrais croyants à prier.

Jugez si l'on peut dormir à Tripoli ! Et je ne parle pas des moustiques, ni d'insectes innombrables aux aguets dans la literie !...

Mais si nous parlions — histoire de lui faire un peu de réclame ! — du seul, de l'unique hôtel de Tripoli ! Digne des rues avoisinantes, il attend encore l'Hercule qui nettoiera ses écuries d'Augias ! Et quelle cuisine !

C'est là que se trouvent réunis en ce moment tous les correspondants de guerre de l'Europe. C'est là qu'ils essayent de dormir et qu'ils essayent de manger ! Les malheureux !...

Pour comble d'infortune, le choléra, qui ravage la ville, leur interdit de manger des fruits, la seule nourriture appétissante que Tripoli pourrait leur offrir ; et, comme il est impossible de boire de l'eau des puits, il faut bien se rabattre sur les bouteilles d'eau minérale, — à condition d'en trouver !

Mais qu'importe que le métier de correspondant de guerre nourrisse mal son homme et le couche encore plus mal ! Les émotions qu'il lui procure forment une compensation à ses petits ennuis. Et il en arrive à estimer qu'un repas est toujours acceptable, quand la pire des « rata-touilles » est servie au son du canon et au crépitement de la fusillade !

BERNARD ALFIERI.

L'article de M. Bernard Alfieri, écrit au moment où peu de personnes soupçonnaient encore les difficultés que présenterait la conquête de la Tripolitaine, était accompagné de nombreuses photographies parmi lesquelles notre distingué confrère a bien voulu nous permettre de faire un choix.

Nous en avons groupé quelques-unes parmi les plus intéressantes qui feroient voir à nos lecteurs les Italiens aux portes du désert ; les difficultés de la marche et du transport des munitions, un camp d'artillerie, des tranchées et enfin un des plus tristes épisodes de cette guerre : une bande d'Arabes de tous âges arrêtés dans l'oasis tripolitaine et traînés à l'exécution sommaire...



UN CORRESPONDANT DE GUERRE A TRIPOLI



Les marches pénibles dans le sable du désert. ✻ Le tir dans les tranchées.
 La décharge d'une pièce d'artillerie de montagne. ✻ Un camp d'artillerie au désert.
 Une bande d'Arabes capturés dans l'oasis et trainés au lieu d'exécution. ✻ Les difficultés du transport des vivres et des munitions.





COUTUMES DE NOËL EN ROUMANIE

Devant ce cortège où figurent les rois mages et le diable caché sous une peau de bouc, les pauvres font la quête. Déguisés en Turcs, ils sont tenus de se voiler la face en signe du deuil que ce peuple a apporté dans ce pays : leur sabre de bois indique que leur domination n'a pas plus de valeur que cette arme de fantaisie.

LES ROIS MAGES ET LE DIABLE-BOUC

Coutumes de Noël en Roumanie

Les paysans de Roumanie n'attendent pas que le jour de Noël soit arrivé pour commencer les réjouissances particulières à cette solennité; et, lorsque la fête est passée, ils en prolongent encore les cérémonies, ou pompeuses, ou touchantes, ou naïves, mais toujours pittoresques. C'est pourquoi, dans les campagnes de la Roumanie, durant une grande quinzaine, huit jours avant et huit jours après Noël, on voit se dérouler les innombrables *Cortèges des Rois Mages*.

Chaque bourgade a son cortège particulier, et, si elle est importante, l'on voit deux ou plusieurs de ces processions remplir du murmure des litanies et même du bruit des chansons les rues bruyantes et gaies, ou les chemins sonores, parfois couverts de neige.

En tête du cortège, s'avance une troupe de musiciens, joueurs de chalumeaux et de musettes. Parfois, il n'y a qu'un seul musicien, parce que l'on juge tout à fait secondaire le concours des instruments, car ils sont presque toujours couverts par les voix humaines, qui hurlent plutôt qu'elles ne chantent.

Après le joueur de pipeaux et de musettes, qui est supposé rappeler dans le cortège les bergers joueurs de flûte, à qui l'ange annonça la naissance du Messie, voici venir cet ange lui-même, sous les espèces d'un garçonnet à qui l'on a mis une robe de mousseline. Cette robe est ou bleue ou blanche; mais le garçonnet a coutume de grelotter sous son costume angélique, jusqu'au moment où lui-même, enflammé par ses vociférations et par la marche, s'est mis au niveau de la chaleur générale.

Coiffé d'une couronne de carton doré l'ange porte une espèce d'étendard, tantôt en étoffe, tantôt en papier, au centre duquel est peinte la face d'un saint, sous le patronage duquel est placé le village où se déroule la procession.

Derrière l'ange, marchent de front les trois rois mages. Ils sont revêtus d'une robe blanche et se font remarquer surtout par leur extraordinaire coiffure. Ils portent d'abord, tombante sur leurs épaules, une perruque faite de langues d'étope et de bandes de papier multicolores, en sorte que les bons rois mages ont l'air de porter chacun sur leur tête un arc-en-ciel; ce qui, après tout, ne manque pas de symbolisme et de poésie.

Ces perruques sont surmontées d'une toque qui constitue une véritable tour, terminée souvent par des dents en carton, simulant des crânes. Ces tours-calottes représentent les chapeaux de mages et d'astrologues que devaient porter les excellents rois chaldéens lorsqu'ils étudiaient les astres.

Sur les talons des mages, viennent une ou plusieurs rangées de popes, qui sont immédiatement suivis du Diable, que l'on préférerait ne pas voir dans cette bucolique procession et qui aurait mieux fait de rester chez lui.

En l'espèce, le Diable est, — voici le cas de le dire, — un grand diable de bouc, fabriqué avec des peaux de bouc formant corps et toison, puis surmonté d'une tête de bouc dont un homme, caché à l'intérieur de ce monstre portatif, fait marcher les mâchoires au moyen d'un mécanisme actionné par une simple ficelle.

Le Diable-Bouc se tourne à droite et à gauche, à la volonté du porteur invisible; il ouvre et referme sa gueule; il menace d'engloutir indistinctement les bons et les méchants. Les

enfants, effrayés, crient; les parents, offusqués, crient plus fort que leur progéniture; d'autres prétendent que l'homme caché les a reconnus par un trou et a voulu, en faisant mine de les dévorer, marquer qu'ils étaient dignes de l'enfer, malhonnêtes et voleurs, et parfois le Diable se trouve pris dans une bagarre, que les popes et les rois mages ont de la peine à apaiser.

Enfin, les pauvres ont le droit de faire la quête avec une sébile sur le parcours du cortège. Mais ils doivent se déguiser en Tures; c'est-à-dire, conventionnellement, porter sur la tête un voile noir, symbole du deuil que les Tures, autrefois, conquérants de la Roumanie, ont apporté en ce pays. Ils doivent brandir un long sabre de bois, qui signifie qu'ils ont terrorisé ce peuple mais que leur domination ne fut pas plus forte ni plus noble que ne l'est un sabre de bois. Les Tures ne font pas partie du cortège, ils évoluent sur les flancs de la procession. La malice du Diable-Bouc peut s'exercer contre eux impunément. Mais alors, les Tures se gardent, après la procession, de payer un petit tribut au Diable-Bouc; ce dont le machiniste est fort marri.

LÉON CHARPENTIER.

CEUX QUI VONT DISPARAITRE

Les Chapeaux coréens

Le fameux chapeau des Coréens, que les Japonais feront bientôt disparaître, est le point essentiel de leur costume! Il varie de forme ou de qualité suivant la classification sociale et les circonstances de l'existence. Les moins fortunés l'achètent en fibres de bambou, les gentilhommes en soie de sanglier. Comme forme, il rappelle un peu — oh! de loin — nos tubes, mais il est plus conique avec des bords plus larges.

Quand un Coréen se marie, il coupe ses longs cheveux qu'il tortille en chignon, se serre la tête avec une bande noire en crins, fixée par un bouton en os, en argent, en or ou en jade suivant sa condition, et se coiffe de son chapeau.

La forme varie aussi: le petit chapeau de cour en forme de mitre, le chapeau hexagonal des maîtres d'école, le petit chapeau en paille blanche que le jeune marié porte pendant deux mois et le large chapeau en paille grossière du paysan et des gens en deuil.

Le deuil est très strict en Corée. Pour un deuil de père et de mère, on doit, pendant deux ans, suspendre tout travail, même résilier ses fonctions à la cour. On revêt un costume en toile écrue et l'on se coiffe d'un large chapeau en paille, à bords découpés, retombant en cloche sur le visage. On tient constamment un petit écran en toile jaune devant sa figure, afin de ne pas affliger ses amis par l'aspect de sa douleur.

On raconte une curieuse légende sur l'origine de ces chapeaux. En l'an..., longtemps avant Jésus-Christ, un monarque illustre par sa sagesse voyait avec amertume l'inutilité de ses efforts pour réprimer la violence de son peuple. Il eut recours à la ruse. Il rendit obligatoire dans la rue le port de chapeaux en porcelaine de très grand diamètre et prononça des peines sévères contre ceux dont le chapeau se casserait. La peur de briser leur fragile coiffure rendit les Coréens plus calmes et plus prudents. Les disputes, les bagarres cessèrent. Chacun sentit le besoin de la douceur et en prit l'habitude. Depuis le crin a remplacé la porcelaine, mais les manières sont restées graves et polies. Maurice de PÉRIGNY.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

La Mission Secrète.

Chapitre VI

EMMIE TROUVE SIMPLE CE QUE MARCEL
ESTIME COMPLIQUÉ

Le jour commençait à poindre. Tibérade s'éveilla dans sa chambre à l'hôtel Cavour.

Par suite de quel bonheur le jeune homme, demeuré la veille au soir en pleine montagne, avait-il réintégré la chambre confortable?

Oh! l'affaire s'était arrangée d'elle-même.

Ambrosini-Midoulet, après de bruyantes manifestations de mécontentement, s'était calmé et avait rendu la captive Sika sans conditions, au père, aux amis qui tremblaient pour elle.

Emmie, elle, avait expliqué.

«C'est bien simple. Le pantalon est parti, le coup est manqué! Mlle Sika ne pouvant plus servir les desseins du voleur de culottes, il s'est débarrassé de sa garde à notre profit.»

Une fois de plus, la «petite souris» avait raison.

Tous avaient donc regagné l'hôtel Cavour où les voyageurs, qui veillaient pour les attendre, les avaient félicités de l'heureuse issue de cette aventure. Bier entendu, on leur avait laissé croire que les bandits avaient relâché Sika contre rançon. Il était inutile en effet d'ébruiter l'existence du pantalon mystérieux qui faisait naître une Camorra inédite.

Done, Tibérade ouvrit les yeux, jugea au peu d'éclat du jour qu'il serait trop tôt pour se lever. Il referma ses paupières, vit aussitôt en lui l'image d'une adorable Japonaise qui lui souriait sous sa chevelure dorée, et il s'abandonnait à la contemplation de cette vision, montant de son cœur à sa rétine, quand on frappa à sa porte.

«Qui va là? gronda-t-il, furieux contre l'importun qui mettait son rêve en fuite.

— Général Uko, lui répondit une voix assourdie.

— Vous, général? reprit le jeune homme, retrouvant le sourire à l'audition de l'organe du père de la jolie fée de ses songes.

— Oui. Habillez-vous prestement.

— Je me hâte sans vous demander pourquoi.

— Oh! vous pouvez... »

Tout en parlant, il avait sauté du lit, avait revêtu un pijama et ouvrait :

«Entrez, mon général.

— Non. Je tenais seulement à vous prévenir, afin que nous sortions le plus tôt possible.

— Pour?

— Mais pour câbler à Port-Saïd.
— Câbler? à quel propos?
— A propos de mes valises, donc! Il est inutile qu'elles s'en aillent en Chine sans nous.

— C'est juste! pardonnez-moi mon étourderie.

— Nous télégraphierons au capitaine du *Shanghai* pour qu'il dépose nos bagages au bureau des Messageries Maritimes, à l'escale de Port-Saïd, où nous les trouverons à notre arrivée.

Sur ce, Uko se retira discrètement, afin de permettre à Tibérade de procéder à sa toilette; un quart d'heure à peine écoulé, le cousin d'Emmie rejoignit le Japonais qui faisait les cent pas sur le trottoir bordant la façade de l'hôtel.

Toutefois, avant de descendre, Marcel avait entr'ouvert la porte de communication reliant sa chambre à celle de la petite Emmie, et s'était ainsi assuré que la fillette dormait à poings fermés.

La poste de Brindisi est située dans l'une des ruelles aboutissant au port tout près de l'Hôtel International, qui fait face au débarcadère.

Marcel et son compagnon y parvinrent bientôt, sur les renseignements d'un facchino (commissionnaire).

Tibérade prit une formule télégraphique et libella la dépêche suivante :

Capitaine *Shanghai* — Port-Saïd — Egypte. Déposez valises cabines 14, 16, 20 et 22 tente Messageries Maritimes, Port-Saïd.

Signé : TIBÉRADE.

Ayant achevé et passé ladite missive au guichet, il regarda autour de lui. Sur une tablette voisine, le général remplissait également des formules de l'administration des Télégraphes.

« Vous n'avez pas fini? fit Marcel.

— Non, un instant encore.

— A votre convenance. »

Sur ce, le jeune homme s'éloigna par discrétion, s'absorbant dans la lecture des affiches dont les administrations publiques de tous pays se montrent prodigues.

Le Japonais, pendant ce temps, avait confectionné deux dépêches : l'une, adressée au capitaine du *Shanghai* pour les bagages; l'autre, rédigée en langage convenu, provoqua l'ahurissement du préposé au guichet.

L'étonnement s'expliquait, le câble était ainsi conçu :

« Achetez douze canards cochinchinois, belle venue, pour duchesse. Petit habit bleu viendra sans retard prendre livraison, sinon prévenez Fantin. »

Ce qui, il faut bien traduire pour le lecteur, signifiait en langage ordinaire :

« Le pantalon voyage seul par la faute d'un passager du bateau qui a surpris le secret. Expédiez ordres à Port-Saïd. »

Puis, la bizarre missive expédiée, le Japonais rejoignit Marcel et avec une apparence de rondeur :

« Cher Monsieur, je vais vous laisser retourner seul à l'hôtel.

— Ah bah!

— Oui. Je vais m'enquérir des moyens de gagner Port-Saïd, sans perdre quinze jours à attendre le prochain courrier des Messageries Maritimes.

— Ne puis-je vous aider?

— Non, je préfère que vous soyez au Cavour, pour dire à ma fille de ne pas s'inquiéter si je tarde quelque peu.

— A vos ordres, consentit le jeune homme, préférant de beaucoup la recherche de Sika à celle d'un steamer quelconque.

Et tous deux se dirigèrent vers la sortie. Ils allaient franchir le seuil, quand un gentleman les croisa, les frôlant au passage, et se précipita vers une tablette de correspondance.

Marcel et le général eurent une sourde exclamation, et ayant dépassé la poste, ils s'arrêtèrent sur le trottoir, une incroyable surprise dans les yeux.

Chacun semblait hésiter à parler. Enfin le Japonais se décida :

« Vous avez vu le gentleman, monsieur Marcel?

— Oui! je puis affirmer que je l'ai vu... et que j'ai cru le reconnaître...

— Moi également.

— Vrai... Alors, vous pensez comme moi que c'est... »

Ils prononcèrent ensemble, en un duo stupéfait :

« Ambrosini! Le seigneur de la Montagne! Le bandit! »

Midoulet, lui, tout en faisant courir sa plume sur une formule télégraphique, grommelait avec un sourire narquois :

« Ma précaution d'abord. Ensuite, je tâcherai de faire un brin de conversation avec ce monsieur que le général a chargé du pantalon, sous couleur d'un pari... Eh! eh! mon subtil Japonais, ce mensonge constitue un défaut sérieux à la cuirasse. Je crois bien que je vais vous toucher. »

Mais secouant la tête, comme pour chasser une idée importune :

« Chaque chose à son tour. Pour l'instant, ne songeons qu'à mon câble. »

D'une « anglaise » impeccable, il traça ces mots :

« Chef police anglo-égyptienne — Port-Saïd — Égypte. Prière mettre sous séquestre, tente des Messageries Maritimes, bagages des cabines 14, 16, 20 et 22 qui seront déposés à terre par capitaine *Shanghai*; passagers ayant manqué départ Brindisi.

« Signé : MIDOULET. »

Il relut, parut satisfait du libellé, passa la dépêche au guichet.

Cependant le général avait quitté Tibérade, pour se rendre sur le port, et le jeune homme reprenait le chemin de l'hôtel Cavour, tout en se remémorant les aventures de la veille. Les paroles de cet Ambrosini, qu'il venait de croiser, se représentaient à sa mémoire. Le pantalon harcelait sa pensée.

N'avait-il pas été naïf de croire à un pari?

Car, enfin, le bandit l'avait dit. Ce vêtement venait d'un haut personnage; il avait été remis au général Uko par l'entremise de l'ambassade japonaise à Paris. Quelle

apparence qu'un ambassadeur se commît dans un pari... absurde entre deux particuliers?

La logique de ces déductions l'impressionnait; mais à son imagination ne se présentait aucune explication plausible.

Et il répétait inutilement les termes du problème posé devant sa perspicacité : « Ambassade... Culotte... Pari... Vérité... Mensonge... » sans parvenir à jeter la moindre lumière sur le mystère.

Ainsi, il parvint à l'hôtel, chargea une fille d'étage d'avertir M^{lle} Sika que le général, retenu en ville, ne rentrerait peut-être qu'un peu tard dans la matinée.

Et, ce soin pris, il s'enferma dans sa chambre, se renversa dans un fauteuil et les yeux mi-clos, le front barré des rides de la réflexion, il recommença à agiter les *connues* et *inconnues* du théorème pantalones-que soumis à son intellect.

Il se perdait dans un labyrinthe de suppositions où le pantalon lui apparaissait bien différent d'un fil d'Ariane, quand la porte de communication s'ouvrit brusquement, et Emmie parut, tout habillée déjà :

« Coucou!... Ah! la voilà! »

Ainsi, elle traduisit sa satisfaction de voir Marcel en tenue de ville également. Elle vint à lui, l'embrassa affectueusement.

« Bonjour, cousin.

— Bonjour, petite souris.

— Tu t'es levé bien matin. Tu as mal dormi sans doute. Moi-même, je n'ai trouvé le sommeil que vers deux heures.

— Ce n'est pas cela... mais le général m'a emmené au télégraphe.

— Comme ça?

— Parfaitement. Pour que nous retrouvions nos valises à Port-Saïd. Autrement elles auraient continué jusqu'en Chine. »

La fillette éclata de rire :

« Ah! quelle promenade... Au fait, maintenant que tu as assuré le sort de ces pauvres petites valises abandonnées, tu peux songer à me promener un tantinet.

— Certes... si tu ne veux pas attendre M^{lle} Sika...

— Oh! elle se lèvera tard. Elle a encore eu plus peur que nous, et la peur fatigue, tu sais.

— Tu as toujours raison, petite Emmie. Nous partirons quand tu le voudras.

— De suite en ce cas... Une minute, je mets mon chapeau. »

Derechef, elle embrassa son cousin, lui ébouriffa les cheveux d'un revers de main et, ravie de cette espièglerie, elle se précipita en courant vers la communication, lorsque deux coups secs résonnèrent à la porte du couloir.

« Qui va là? clama Tibérade.

— Celui que vous appelez Ambrosini, » répondit un organe assourdi par le panneau de bois.

Les cousins s'entre-regardèrent avec saisissement.

Mais Emmie, prenant aussitôt une décision, chuchota :

« Il faut le recevoir... Je file dans ma

chambre, mais, je te préviens, j'écoute. »

Sans attendre de réponse, elle se glissa dehors, sur la pointe des pieds.

Et, elle, disparue, Marcel cria :

« Entrez ! »

Le panneau tourna lentement, démasquant Midoulet, debout sur le seuil.

« Entrez, entrez, Ambrosini, plaisanta Marcel. J'avoue que je ne m'attendais pas à votre visite. Mais vous me la faites, vous devez avoir vos raisons... ; et entre nous, je ne serai pas fâché de les connaître. »

L'agent ne se fit pas répéter l'invitation. Il pénétra dans la chambre en refermant soigneusement la porte sur lui.

« Excusez-moi, cher monsieur, commença le pseudo-bandit, mais la Providence m'a placé sur votre chemin. »

— Ah ! balbutia Tibérade interloqué par cette entrée en matière, vous croyez vraiment que c'est la Providence... Enfin je ne veux pas vous contrarier, mais j'ignorais jusqu'à ce jour l'alliance de la Providence et de la Camorra...

— Il n'y a pas de Camorra, cher monsieur.

— Comment, pas de Camorra ? Ah ça ! monsieur Ambrosini...

— Pas d'Ambrosini non plus. Je me présente sous mon véritable nom : Célestin Midoulet, agent du service des renseignements de la République française, qui vous sait engagé dans une affaire épineuse et souhaite vous éviter un impair... dont vous seriez inconsolable. »

La surprise de Marcel devint de l'ahurissement.

« Une affaire épineuse ? Un impair ? redit-il. »

— Vous allez en juger, si vous consentez à m'accorder l'entretien que je sollicite de votre courtoisie.

— Vous n'en doutez pas, monsieur...

— Midoulet.

— Parfaitement, monsieur Midoulet. Prenez donc la peine de vous asseoir. Peut-être votre conversation me fera-t-elle comprendre le but de mes actions.

— Vous ne comprenez pas. Je note l'aveu et je me félicite de ma démarche. »

L'agent s'installa sur une chaise et gravement :

« Si je ne m'abuse, vous ignorez la valeur réelle du vêtement dont vous avez bénévolement consenti à être le tiers porteur. »

— Il a une valeur...

— Tragique, monsieur.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis : « tragique... tragiquement diplomatique. »

Du coup, Tibérade se prit le crâne à deux mains.

« Diplomatique, gémit-il. Alors le pari ?... »

— Un leurre...

— Vous n'êtes pas un agent de la partie adverse ?

— Si.

— Alors, le pari.

— Il n'y a pas un pari, dans tout cela, monsieur, mais un serment, juré par moi,

— Hélas, non !

— Vous le regrettez ?

— Par la raison que cet ajustement serait alors inoffensif. Tandis qu'à cette heure, s'il parvient à son destinataire, c'est la domination du Pacifique et de l'océan Indien qui échappe à l'Europe pour passer au Japon.

— La domination du Pacifique, de l'océan Indien... Jamais culotte ne contient un aussi gros morceau. »

Midoulet ne parut pas remarquer l'ironie. Il continua, les sourcils froncés :

« Qui est plus particulièrement menacé ? La France, l'Angleterre, une autre nation ? Je n'en sais rien ; mais je suis certain que toutes celles dont les intérêts rayonnent sur ces mers doivent trembler devant le pantalon. »

— Ah ça ! vous parlez de ce couvre-tibias comme s'il devait déchaîner, Homère nouveau, une *Iliade*, une *Odyssée* modernes.

— Vous croyez plaisanter. C'est cela même cependant.

— De quelle façon ? En quoi ? Pourquoi ?

— J'ignore le détail. Ce que je puis vous apprendre, le voici. »

Et se penchant vers son auditeur médusé, l'agent poursuivit en scandant les syllabes :

« Le général Uko est un ambassadeur extraordinaire du Japon. »

— Lui ?

— En personne.

— Et sa fille ?

— Est au courant.

— Mais j'y songe, le pantalon d'un ambassadeur n'est pas forcément chargé de secrets d'État.

— Celui-ci l'est.

— Vous en avez la preuve ?

— Il a été adressé à l'ambassade par le mikado lui-même.

— Oh !

— Le général doit le remettre à une personne qui lui sera désignée ultérieurement. Il ignore le sens de ce geste ; un moyen d'assurer le secret. Je sais, car je l'ai entendu, de mes oreilles entendu, entendu, ce qui s'appelle entendu, que le résultat sera d'évincer l'Europe des océans extrêmes-orientaux. »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Changements d'adresses

Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et de cinquante centimes en timbres-poste pour frais de réimpression.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Discrètement, le jeune homme s'éloigna, s'absorbant dans la lecture des affiches administratives. (P. 67, col. 1.)

Célestin Midoulet, de percer ce pantalon...

— A quoi bon y faire un trou ?

— Je parle au figuré... Ce pantalon contient un secret d'État. »

Le jeune homme souligna le mot d'un éclat de rire.

« Un secret d'État... Les jambes, la ceinture, ou le... fond ? »

Mais la gravité de l'agent figea l'hilarité sur ses lèvres.

« Ne riez pas. Rien n'est plus sérieux. »

— Vous ne me faites pas poser ?

— Jamais de la vie !

— Votre discours n'est pas un bateau, une colonne, comme nous dirions à Paris, une galéjade de Marseille, un humbug de Londres ou de New-York ?...

Une Ferme flottante

Les distractions de la traversée

Durant les interminables journées des voyages au long cours, surtout à bord des voiliers, les marins cherchent à se distraire comme ils peuvent. Il y a plus à faire qu'on ne pense à bord des navires, mais souvent les jours de calme et de beau temps sont des jours d'oisiveté.

Presque toujours les capitaines possèdent pour compagnon un animal familier. C'est un singe ramené des Antilles et qui fait de curieuses incursions dans la mâture, un cacatoès embarqué à Port-Saïd ou plus simplement un bon chien du pays natal. Mais aucun marin sûrement n'éprouve autant d'amitié pour les bêtes que le capitaine Davidson de Deal.

C'est une véritable ferme qu'il a installée à bord de son navire, et au cours de ses



Sur le pont, le capitaine Davidson distribue lui-même la pitance quotidienne.

des chèvres. A tel point que ses camarades de Déal appellent en riant son navire l'arche de Noé.

Le capitaine Davidson a aussi deux chiens et un petit écureuil natif de Caracas. Parfaitement apprivoisé, le gentil animal, qui ne vit pas en cage, se promène à son gré sur le navire. On le voit tantôt sur un mât, tantôt chez le cuisinier, et il accourt chez son maître aux heures des repas, car il sait bien que le capitaine a plus d'une friandise pour lui sur sa table. *CYRILLE VALDI.*



Ses deux fidèles amis sont l'objet de tous ses soins

voyages en Amérique du Sud, il élève avec amour des poules, des canards et des pigeons. Il eut même autrefois un petit troupeau d'oies de Guinée. Le tonnage du vapeur qu'il commande lui permet de disposer d'un espace relativement important. Il a construit lui-même à ses heures de loisir des cages légères installées sur le pont et que l'on descend, les jours de mauvais temps.

Quand il fait beau, le capitaine Davidson donne l'envolée à ses pensionnaires. Les pigeons décrivant de grands cercles viennent se poser sur les cordages, prennent leurs ébats du dessus de l'océan. Il n'y a pas de danger qu'ils s'éloignent trop. Les poules viennent picorer sur le pont. Le capitaine distribue lui-même la pitance quotidienne.

Si longue que soit la traversée, il y a toujours des œufs frais à bord et une poule au pot le dimanche. Au cours de certains voyages le marin a élevé des lapins, des cobayes, jusqu'à

Un roi heureux qui s'exile

Les États inconnus

La couronne la plus minuscule, la plus insoupçonnée serait-elle donc encore trop lourde au front de son souverain ? On annonce que le roi de l'île Lundy vient de renoncer volontairement au pouvoir.

L'île Lundy, dites-vous. Dans quel archipel perdu de la Polynésie peut bien se trouver ce royaume pour rire...

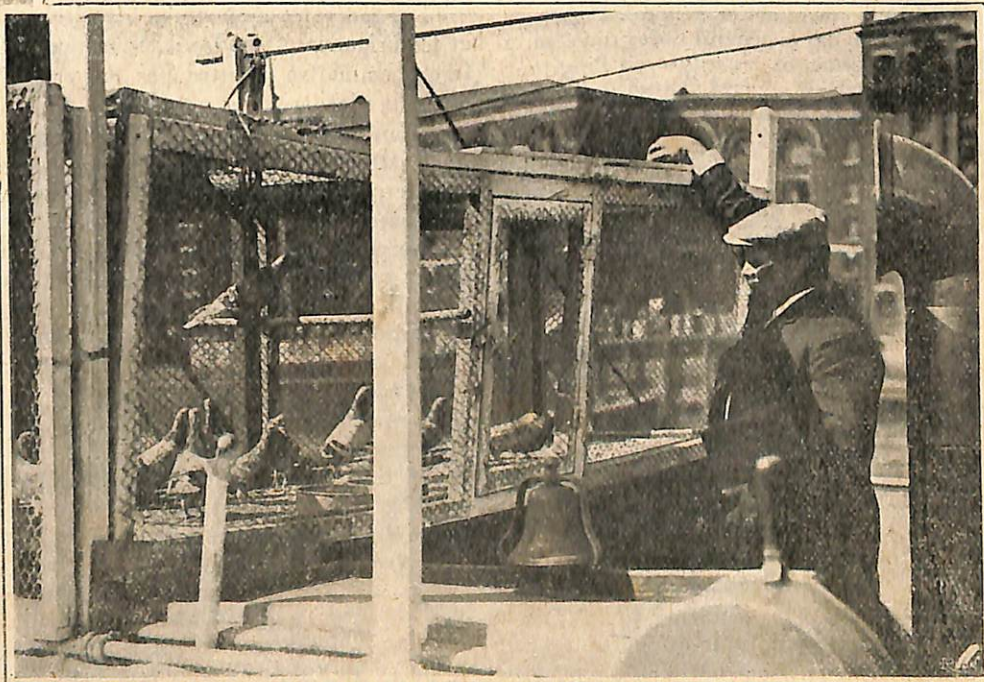
Ne cherchez pas si loin. Prenez votre atlas à la page des Îles Britanniques. Là, suivez mon doigt, le long de la côte nord du Devonshire ; vous y êtes, voici l'île Lundy. Et bien que vous croyiez connaître les plus petits États d'Europe, vous n'auriez sans doute pas trouvé celui-là tout seuls. L'île Lundy a une histoire.

Pendant des siècles elle fut un nid de pirates. En 1625 eut lieu... l'invasion turque ; lisez que trois pirates turcs s'emparèrent du pays.

Douze ans plus tard, ce fut l'invasion française quand un marin sans foi ni loi nommé Pronville s'y installa. En 1242 déjà, Lundy avait connu des jours tragiques, quand l'un des membres de la famille Marisco, à qui elle appartenait, fut pendu haut et court.

Avec le temps les habitants devinrent plus débonnaires. Finalement, le petit État indépendant devint la propriété du révérend Heaven, celui-là même qui vient de renoncer au trône. Ne croyez pas à une boutade, Lundy n'a pas de lois et ses quarante habitants ne payent ni taxes ni impôts. Ce vénérable révérend de 84 ans en était le roi véritable.

Ce serait un doux pays que cette île de 1,200 hectares, longue de 3 milles 1/2 et large d'un 1/2 mille, si les vents d'Ouest ne la dotaient d'un climat très rigoureux. C'est même cette raison qui a décidé M. Heaven à quitter le vieux château élevé à la pointe sud de son domaine. Il séjournera en hiver à Barrestayle que 18 milles séparent de Lundy et quelquefois, en été, il viendra encore rendre visite à ses pacifiques et heureux sujets. *A. R.*



UNE FERME FLOTTANTE

Cet ami des bêtes a construit pendant ses loisirs des cages légères que l'on descend à l'intérieur, les jours de mauvais temps.

LES GRANDES AVENTURES Capitaine



Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du
Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Première Partie. — Puebla.

CHAPITRE VIII

Puebla en détresse — Les aveux d'Ortega. — Où Alferez proteste. — La capitulation.

EST-CE vraiment la prise du drapeau sanglant qui a déterminé la capitulation de Puebla?

En vérité, la situation est devenue intenable.

Il y a une semaine à peine que le général Forey et Bazaine ont infligé aux troupes de Comonfort — qui essaie toujours de dégager Puebla pour y introduire des provisions et des munitions — une défaite décisive.

En ce combat de San-Lorenzo — que défendaient huit mille hommes — l'élan de nos troupes a enfoncé tous les obstacles; drapeaux, fanions, mille prisonniers, dont soixante-douze officiers, tels ont été les trophées de cette admirable randonnée qui a porté à la résistance du général Ortega, défenseur de Puebla, un coup mortel.

Dans la journée du 16 mai 1863, tandis que les zouaves et les volontaires attaquent le fort Loreto, l'artillerie française fait fureur contre les deux forts Carmen et de Los-Remedios.

Les Mexicains peu à peu résistent plus faiblement... et le soir leur artillerie reste silencieuse...

Un parlementaire, le général Mendoza, se présente au quartier général.

Il est reçu par le général Forey qui écoute ses propositions et les refuse en l'invitant à faire savoir au général Ortega qu'il n'acceptera que la reddition pleine et entière, sans condition.

Il consentira à accorder à la garnison les honneurs de la guerre et le défilé devant l'armée française, mais elle devra ensuite déposer les armes et se constituer prisonnière de guerre.

Dans la nuit, les troupes assiégeantes maintiennent strictement l'investissement.

Pourtant, des deux côtés, l'artillerie s'est tue... Un silence solennel s'étend sur le théâtre de cette lutte acharnée.

Les troupes françaises restent immobiles, attentives, prêtes à toute surprise... On dirait que la ville assiégée est frappée à mort, et cependant qui peut affirmer qu'elle n'ait encore un sursaut d'agonie?...

Agonie tragique, d'ailleurs.

Dans une grande salle du couvent de la Conception, énorme bâtiment, dont les murailles épaisses ont défié le bombardement et ont arrêté l'élan de nos soldats, le général Ortega a réuni ses officiers supérieurs...

Visage bronzé, énergique, aux larges maxillaires et aux dents d'une blancheur éclatante. Glabre.

Autour de lui, le général Mendoza, Etcheagaray, qui était parvenu à pénétrer, seul, dans la place assiégée, Paz, commandant l'artillerie, Beriozabal, Negrete, La Llave, et aussi les chefs subalternes qui ont défendu pied à pied le terrain, tous rudes et fiers soldats, dont l'énergie n'a pas faibli.

Et le général Ortega, de sa voix rauque, où frémit une rage concentrée, expose la situation :

« Voici l'ordre du jour que j'adresse à nos troupes... »

Une voix l'interrompt :

« Est-ce la capitulation?... »

— Oui, répond nettement Ortega. Écoutez d'abord, vous jugerez après.

« Il n'y a plus de vivres, pas même assez de munitions pour soutenir les assauts que l'ennemi tentera vraisemblablement au point du jour... »

« La résistance est donc devenue impossible... »

« Un assaut victorieux serait pour la ville et pour les habitants de Puebla une catastrophe que nous n'avons pas le droit de leur infliger. »

— Les habitants de Puebla, reprend la voix qui a déjà parlé, sont prêts à s'ensevelir sous les ruines de la cité, plutôt que de se rendre... »

Ortega ne se laisse pas troubler, il a la conscience du pénible devoir qui lui est imposé, il ira jusqu'au bout de sa tâche.

« Tout à l'heure, dit-il, tout l'armement qui a servi à la défense de la ville sera brisé, de manière qu'il ne puisse en aucune façon être utilisé par l'ennemi... La patrie exige ce sacrifice... »

« Le commandant de l'artillerie fera détruire toutes les pièces qui armaient la place. »

« Les généraux commandant les divisions et les brigades dissoudront les troupes; ils feront connaître aux troupes qui ont défendu la place avec tant de valeur et d'abnégation et au prix de tant de souffrances que cette mesure, rendue nécessaire, ne les dégage pas des devoirs que leur impose la défense de leur sol natal... »

« Le général commandant en chef a confiance qu'ils iront se présenter au gouvernement suprême et qu'ils continueront à défendre l'honneur du drapeau mexicain. Il les laisse en liberté absolue et ne les constitue pas prisonniers de guerre... »

« Les généraux, officiers supérieurs, officiers et soldats doivent être fiers de la défense. Si l'ennemi va occuper la place de Puebla, ce résultat est dû, non à la puissance de ses armes, mais au défaut absolu de vivres et de munitions. »

« A 5 heures et demie, on sonnera au parlementaire... Les généraux et les officiers se réuniront sur la place de la cathédrale et au palais du gouvernement pour se constituer prisonniers de guerre. »

« Mais le général en chef ne demandera aucune garantie pour les prisonniers... Chacun reste donc complètement libre de

choisir le parti qu'il croira le plus honorable et le plus conforme à ses devoirs à l'égard du pays... »

« J'ai dit. J'attends l'avis des officiers présents. »

Une rumeur court dans cette foule. Les poitrines se serrent.

Pour ces hommes qui ont combattu avec une bravoure inlassable pour la patrie mexicaine, cette constatation, hélas! indiscutable, de la défaite est la pire des angoisses.

Chacun sent qu'il doit approuver le commandant en chef, mais le mot d'acquiescement se fige sur leurs lèvres. Ils n'osent se regarder les uns les autres, redoutant de le prononcer les premiers...

Les bras croisés, Ortega attend.

Etcheagaray fait un pas vers lui, pâle, le visage contracté.

Il tire son épée, la brise sur son genou et en jette les tronçons aux pieds du commandant en chef.

Mais, au même instant, une femme, tête nue, les cheveux épars sur ses épaules, fend la foule des officiers, s'élance, se baisse, ramasse les tronçons de l'épée et s'écrie :

« Puisque les hommes sont des lâches, une femme du moins sauvera l'honneur de la patrie... »

— Dolora Perez!... »

Le nom de la Hija Alferez jaillit de toutes les bouches.

« La république, dit Ortega, sait reconnaître les services qui lui sont rendus. Tous ici, nous savons avec quel courage, quelle énergie la fille de Bartolomeo Perez a défendu la cause sainte de la liberté. »

« Mais, pas plus à elle qu'à personne, nous ne permettrons de prononcer le mot de lâcheté... Tous ont fait et feront encore leur devoir... »

— En devenant les hôtes et les parasites de l'ennemi!... Prisonniers de guerre, c'est-à-dire à l'abri de tout danger, dégagés de toute obligation, voilà ce que seront ces vaillants soldats qui ont juré fidélité au drapeau... Je dis que c'est acheter trop cher son repos et sa vie que de livrer son pays... »

— Silence, madame! crie Ortega d'une voix tonnante. Vous n'avez pas le droit d'aggraver par des accusations injustes la douleur qui nous étirent le cœur... N'avez-vous pas entendu ce que j'ai dit?... Vous êtes libre de vos gestes... »

« Si, pour éviter l'assaut et le massacre, les généraux et les officiers supérieurs doivent se constituer prisonniers de guerre et ainsi affirmer la cessation de la résistance, tous les autres ont le droit de chercher à s'évader de Puebla... et nous-mêmes, dès que la formalité de la reddition sera remplie, conservons toute liberté de nous soustraire, par quelque moyen que ce soit, à la captivité... »

« Nous ne faisons aucune promesse, nous n'engageons pas notre parole, et si la fatalité nous oblige à courber un instant la tête, soyez certaine que nous ne tarderons à la relever, pour la défense de la sainte patrie... »

Un éclat le rire l'interrompt.

Dolora, les yeux brillants, le visage comme illuminé d'un feu intérieur, s'écrie :

« Belles phrases !... Mots superbes !... Vous avez encore des canons, vous avez des munitions, des soldats... vous pouvez, si vous le voulez, vous ensevelir sous les ruines de la ville en entraînant vos ennemis dans la mort... »

« Vous aimez mieux vivre !... »

« Agissez à votre gré. Je refuse de vous imiter. »

« Je suis et je reste la Hija Alferéz, la lieutenant de guerillas patriotes et, dussé-je survivre seule à mon poste de combattante, je saurai mourir, digne de moi-même et de ceux qui seront fidèles à leur parole. »

« Adieu, messieurs... Capitulez à votre aise... »

Fièremment, elle enfonce son sombrero sur ses cheveux noirs. Les rangs s'ouvrent devant elle... Elle sort... Quelques-uns la suivent...

Plus émus qu'ils ne veulent le paraître, ceux qui restent — la grande majorité, d'ailleurs, — gardent un instant le silence...

Ortega a repris son sang-froid. Il a le sentiment profond de la responsabilité qui pèse sur lui.

Certes, il admire profondément le sentiment qui entraîne cette jeune fille, mais cette exaltation même l'étonne... On dirait — et d'autres l'ont remarqué avant lui — que cette héroïne obéit à une force qui agit en dehors d'elle-même...

Tout à l'heure, quand elle a parlé, ses yeux brillaient de fièvre...

Il semblait qu'elle écoutât une voix intérieure qui lui dictait ces violentes apostrophes...

Quelqu'un avait dit à voix basse :

« C'est une possédée... »

Mais qu'importe tout cela ! Comme tous les autres soldats, elle est libre... Qu'elle continue la lutte... et que Dieu la protège ! Ortega doit achever sa tâche.

Il met aux voix le texte de l'ordre du jour aux soldats.

Il est voté. Tous obéissent à la fatalité.

« Voici, dit alors Ortega, la lettre qui sera portée au général Forey, à quatre heures du matin, après la destruction du matériel de guerre. »

Il lit, à haute voix, puisant sa force dans le sentiment du devoir rempli :

« Général, le manque de munitions et de vivres ne me permettant pas de continuer la défense de la place, j'ai dissous l'armée qui était sous mes ordres et brisé son armement, y compris l'artillerie tout entière. »

« La place est donc aux ordres de Votre Excellence qui peut la faire occuper, si elle le juge convenable et prendre les mesures nécessaires afin d'éviter les malheurs qui seraient la conséquence d'une occupation de vive force sans raison actuellement. »

« Je ne puis me défendre plus longtemps, sinon Votre Excellence ne doit pas douter que je l'eusse fait ¹... »

¹. Le texte de cette lettre et les termes de l'ordre du jour plus haut cité sont authentiques.

Frémissements, les héros vaineux ont approuvé d'un signe de tête... Et ils sortent, un à un, le cœur serré, mais déjà songeant à la revanche...

CHAPITRE IX

Pourquoi se bat-on ? — Vif-Argent petit-maitre — Le champagne de M. de Tucé. — Surtout pas de sang !

Dans le camp français, repos. Les grand'-gardes veillent, des sentinelles gardent les postes, mais l'armée est écrasée de fatigue. Car depuis des jours et des jours elle a continuellement donné, affaiblissant la résistance par de continuelles attaques, se heurtant à des obstacles qu'il faut enlever dans de violents corps à corps.

Cette nuit, il semble qu'une trêve tacite ait été conclue.

Les combattants du fort Loreto se sont comptés. Bien des camarades manquent à l'appel... le lieutenant de zouaves, M. de Beaupré, a été ramassé la tête fracassée, d'autres ont succombé à leurs blessures, d'autres sont à l'ambulance... Sous la tente, Bec-Salé pécore et de son auditoire ordinaire, Lenflé, Chabraque et Petit-Pain, nul ne lui manque.

« C'est pas pour dire, fait Chabraque en sirotant un verre de café, mais nous sommes rudement veinards... »

— J'te crois, accentue Petit-Pain, en astiquant son fournement. J'en ai vu trente-six chandelles, mais tant qu'on n'a pas vu la trente-septième...

— Pour moi, ajoute Lenflé, je dis que la trente-septième chandelle, c'est celle que nous devons à Vif-Argent... qui est épatant... et j'en suis d'autant plus content que je finirai peut-être par comprendre pourquoi diable nous sommes ici...

— Et pourquoi que nous nous fichons des coups de torchon soignés avec les Mexicains... qui, entre nous, se battent rudement bien...

— Sergent, sans vous commander, conclut Chabraque, reprenez donc un peu vos explications de l'autre jour... Vous nous avez dit comme ça qu'il y avait la marche au Mexique... Ous qu'elle est?... Qu'on l'embroche tout de suite et que ça finisse ! »

Bec-Salé a eu la moustache roussie dans l'incendie de la tour, ça gêne un peu son élocution.

Pourtant, il ne lui convient pas de rester court :

« Pour lors, dit-il, que vous êtes décidément les plus empotés des empotés des deux mondes... Puisque nous voulons prendre Puebla, c'est que c'est l'ordre... qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? »

— Moi, dit Lenflé, je me dis qu'on aurait pu nous envoyer prendre quelque chose un peu moins loin !... Et puis pourquoi que nous tapons sur les Mexicains, puisque nous avons des Mexicains avec nous...

— Eh bien ! c'est ça, la tarchie...

— Non... narchie...

— Alors, parce que nous aurons pris Puebla, y aura plus d'narchie ?

— Écoutez, les gars, fait Bec-Salé, vous êtes bien gentils... Mais je ferais bien un somme... D'autant que j'ai idée que ce

matin il faudra se secouer les quatre abattis...

— Tout de même, gronde Lenflé, ça m'a tout l'air que nous ne saurons jamais qu'est-ce que nous sommes venus fiche ici... »

Mais Bec-Salé ronfle... Il n'y a plus qu'à l'imiter...

Voici que, à l'ouverture de la tente, une tête paraît...

« Hé ! les lascars !... Comment ! Ils dorment... Tas de flémards... »

Mistoufle a sauté dans la tente, il secoue gentiment Bec-Salé :

« Le copain !... Ouvre l'œil !... Y a d'la goutte à boire ! »

— Hein ! Quoi ! Aux armes !... »

Bec-Salé ouvre un œil et sa main cherche son clairon.

« Laisse-la ta clarinette, dit Mistoufle. Je viens de la part de Vif-Argent. »

— Oh ! alors ! fait le vieux sergent qui saute sur ses pieds. De quoi qu'il s'agit... Il a besoin de nous ?...

— Oui... Mais pas pour ce que tu crois.

— C'est que, tu sais... ce malin-là, qu'est le chouette des chouettes, il me rappelle Brise-Tout, mon chéri de Malakoff... quand il voudra, tout ce qu'il voudra... je suis là...

— Eh bien ! v'là l'histoire en deux mots. M. de Tucé, qui a des petits boyaux pour lui (ils se connaissent de Paris, à ce qu'il paraît), vient de lui envoyer quelques fioles de champagne...

— Bigre ! Ça n'est pas du sirop de grenouilles...

— Et alors, Vif-Argent, qui est un bon zigue, dit qu'il y a de quoi remettre les boyaux d'équerre à quelques camarades... et il m'envoie vous demander si vous voulez être ces copains-là... »

Bec-Salé estime qu'il convient de montrer quelque dignité.

« Certainement... que M. Vif-Argent nous fait un honneur... je suis sensible... mais j'aurais peur d'abuser... »

Mais Mistoufle de lui rire au nez :

« Fais pas tes manières... Qu'est-ce qui vient avec toi ?... »

— C'est-il de trop de trois... plus moi...

— Pas du tout... Les fioles sont copieuses... »

Il faut dire que les trois zouzous, qui ne quittent pas Bec-Salé d'une semelle, ont ouvert l'œil depuis les premiers mots prononcés par l'envoyé de Vif-Argent... et que, pleins de soumission, ils sont d'ores et déjà décidés à obtempérer à l'ordre...

« Donc, pécore Bec-Salé, puisque M. Vif-Argent condescend à vous adresser une invitation courtoise... on y va... Lenflé, Chabraque, Petit-Pain, à l'ordre... »

— Présents ! Mon sergent !

— Je vous présente monsieur...

— ... Mistoufle, pour vous servir !... Volontaire aux contre-guerillas... et premier ministre de Son Excellence le capitaine Vif-Argent... »

Les autres font le salut militaire.

« Et là-dessus, dit Mistoufle, une... deux... par file à droite... Arche !... »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

Société de Géographie Commerciale

LE FROID INDUSTRIEL

M. Ripert, ingénieur civil, a fait, le 21 octobre, une très intéressante conférence sur les rapports de l'industrie du froid avec l'agriculture. La question est au plus haut degré importante pour l'avenir de nos colonies, car c'est au moyen de réfrigérants que l'on peut transporter de nos possessions lointaines en France de la viande et des produits agricoles, problème d'un si grand intérêt aujourd'hui que la vie est devenue chère, par suite de la rarefaction des vivres.

C'est en France qu'est arrivé, pour la première fois, un navire portant des viandes frigorifiées, mais, chez nous, la question du froid n'a pas réalisé les applications pratiques que l'on peut constater aux États-Unis et en Angleterre. Le congrès du froid qui s'est tenu en Autriche en 1910 a eu un retentissement considérable, et l'on put se rendre compte des avantages considérables que ce procédé pourrait fournir aux populations.

C'est ainsi qu'aux États-Unis il y a 140,000 wagons frigorifiques, et plus de 300 stations pourvues d'installations frigorifiques, où l'on emmagasine les marchandises périssables jusqu'à leur livraison. La réfrigération a fait la fortune des colonies anglaises, comme l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande surtout, dont les viandes se vendent sur tous les marchés du Royaume-Uni.

M. Ripert fait observer que les viandes doivent être absolument saines avant d'être placées dans un réfrigérant, la qualité primordiale pour employer le procédé étant que les produits ne contiennent aucun germe de pourriture. Il en résulte par là même qu'une marchandise frigorifiée est, pour ainsi dire, garantie en parfait état, puisque dans le cas contraire elle n'aurait pu se conserver.

On voit quel parti nous pourrions tirer d'un pareil système pour nos propres colonies, telles que Madagascar, le Sénégal, le Soudan, qui comptent des têtes de bétail par millions. Ce serait leur fortune assurée et un grand bénéfice pour la métropole, qui aurait ainsi de la viande à bon compte. On appliquerait le même système aux légumes et aux fruits de nos colonies, aux poissons pêchés en Afrique.

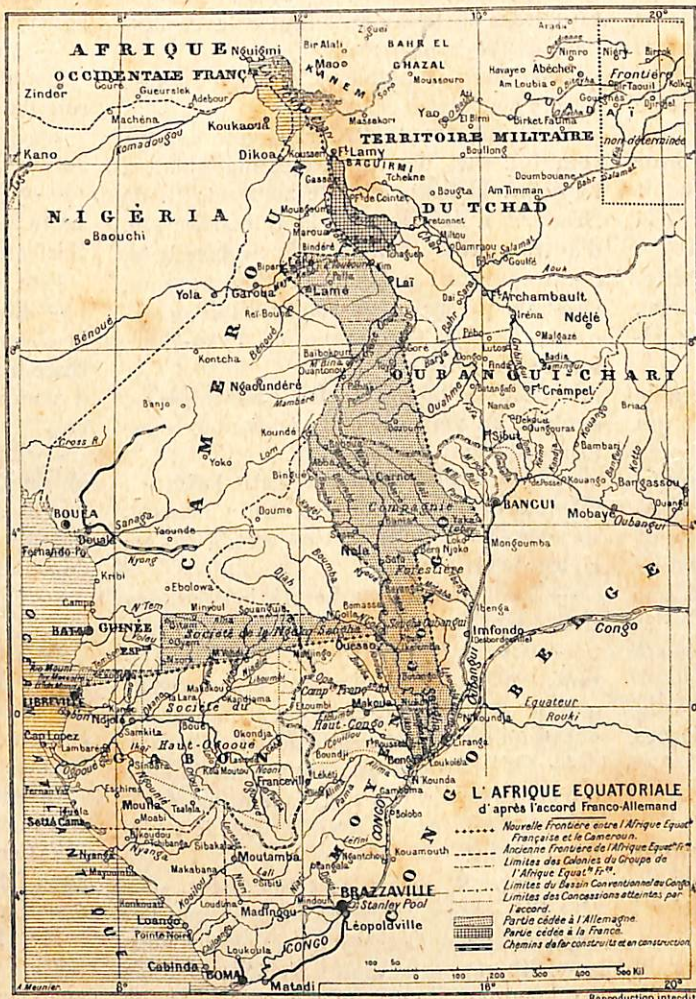
Il faut pour cela créer un matériel de transports frigorifiques, venant prendre les denrées à leur lieu d'origine et les amenant à leur destination dans des entrepôts également frigorifiques, d'où elles ne sortiraient qu'au fur et à mesure des besoins.

G. R.

La Carte du Mois

LA RANÇON DU MAROC FRANÇAIS

Ce n'est pas sans une patriotique et cruelle émotion que les lecteurs du *Journal des Voyages*, comme tous les bons Français, ont suivi, pendant ces derniers mois, la lutte engagée entre la France et l'Allemagne à propos du Maroc. Lutte acharnée, où les diplomates de Berlin, M. de Kiderlen-Wächter, ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, et notre ambassadeur, M. Jules Cambon, rivalisaient d'habileté et d'énergie, pendant que des deux côtés de la frontière on attendait, avec peut-être plus de résolution du nôtre, l'heure où le combat devrait continuer par la baïonnette et le canon.



L'Allemagne, en envoyant un navire de guerre à Agadir, port marocain du Sud, avait voulu arrêter les progrès de l'action française dans ce riche Maroc qui doit être le complément de l'Algérie-Tunisie. Finalement, par les accords signés à Berlin le 4 novembre, elle a été obligée de reconnaître notre liberté d'action, quoique atténuée par certaines restrictions. La panthère allemande a retiré sa griffe de la côte marocaine.

Mais il a fallu lui jeter un peu de viande. C'est à la frontière du Cameroun et du Congo français qu'elle a obtenu des compensations. Notre carte indique le nouveau tracé un peu sinueux de la frontière. Nous perdons là près de 275,000 kilomètres carrés. Mais le lien entre nos possessions est maintenu et le Maroc va devenir français. Ce sont de nouvelles destinées qui s'ouvrent pour la France en Afrique.

Il faut d'ailleurs adresser un hommage de reconnaissance à ceux qui ont fait le Congo français et notamment à Brazza. C'est à eux que nous devons d'avoir aujourd'hui le Maroc. Brazza était convaincu que le Maroc était nécessaire à la France et il sera juste qu'une statue soit élevée, comme on l'a proposé, à Fez en souvenir de ses services et en compensation des sacrifices que l'Allemagne a exigés de nous au Congo pour nous reconnaître le Maroc.

AUGUSTE TERRIER.

Union

Coloniale Française

LES RICHESSES MINIÈRES DE MADAGASCAR

M. David Levat, ingénieur civil des Mines, a fait, devant les membres de l'Union coloniale française, une importante communication sur les richesses minérales de la colonie et les mesures propres à en assurer le développement.

L'or est abondamment réparti dans tous les terrains cristallins qui forment le plateau central de la grande île, c'est-à-dire sur environ les deux tiers de sa surface. On exploitait l'or à Madagascar avant même notre occupation définitive, bien que, dans l'ancienne législation malgache, fouiller la terre pour en tirer des profits fût regardé comme un crime à l'égard des « Vazimbés », ou âmes des aïeux, qui se trouvaient dérangées de la paix posthume qui leur était due. Ce furent des raisons budgétaires qui motivèrent une exception en faveur de la reine; elle fit faire la recherche de l'or au moyen de corvées imposées à ses sujets. La première exploitation régulière fut celle de M. Suberbie.

M. Levat expose qu'il ne faut exploiter ni les alluvions ni les têtes de filons, mais rechercher la place de ceux-ci et les attaquer directement, même en carrière. De cette façon, l'industrie aurifère deviendra très productive.

Madagascar possède aussi beaucoup d'autres métaux : cuivre, plomb, nickel, zinc, etc., dont les gisements méritent de sérieuses prospections; un corps fort rare et fort recherché en ce moment, qui est déjà l'objet d'une exploitation régulière auprès d'Antsirabe, le radium. Une autre industrie se développe aussi, c'est celle du graphite.

Enfin, un produit d'une importance de premier ordre a été découvert à Madagascar, dans le pays sakalave : le pétrole. Il a été signalé en 1901 et de premiers sondages ont été faits en 1907. D'autres l'ont été cette année même, et ont amené à recouper deux niveaux d'huile, l'un à 465 pieds, l'autre à 570. Ces constatations sont d'un très grand intérêt pour l'avenir de la colonie. Les pétroles de Madagascar seront les premiers pétroles coloniaux français venant sur le marché.

Dans la colonie, le pétrole remplacera, comme combustible pour les chemins de fer, la navigation et les usines, le bois, souvent rare, et la houille importée à grands frais d'Europe. Il conviendrait, pour favoriser l'entrée de ces pétroles en France, qu'ils soient l'objet de dégrèvements de droits, leur permettant de lutter, sur nos marchés, contre les pétroles étrangers.

G. R.